

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Eloge de la Tradition

Une romancière allemande : Gina Kaus

L'U. R. S. S. et le colonialisme

En quelques lignes...

Le record

Les Thugs de l'Inde

La Chine au XIX^e siècle

Fernand DESONAY

André THERIVE

René WARLOMONT

* * *

Hilaire BELLOC

Maurice MAGRE

R. VERBRUGGE

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le "Beauraing", du R. P. Maes, Mgr J. Schyrgens.

Eloge de la Tradition

La querelle des Anciens et des Modernes se rallume sous nos yeux, à propos des programmes d'études dans l'enseignement moyen. Partisans et adversaires des humanités gréco-latines échangent leurs arguments. Une ligue s'est constituée, sous le nom d'Humanisme (elle compte déjà près de 2,000 membres), pour défendre les humanités à l'ancienne mode. L'Association des Amis de l'Université de Liège organise, dans son prochain Bulletin, une enquête contre-victoire. Quatre professeurs de la Faculté de Philosophie et Lettres ont été sollicités de dire leur sentiment. Les lecteurs de la Revue catholique des idées et des faits auront la primeur de la réponse qu'apporte à cette enquête notre collaborateur Fernand Desonay.

Il ne s'agit pas ici de polémique. Les positions sont prises : d'un côté, les bons esprits; de l'autre, les esprits faux. Nous ne convaincrions pas nos adversaires. Qui, d'aventure, nous traiteraient de Gorgias.

On nous a prié de dire notre sentiment sur la querelle qui se rallume des Anciens et des Modernes. Nous avons accepté, non sans quelque hésitation, de figurer dans cette partie carrée. Il y a, au jeu de bridge, un mort.

Car nous n'allons pas épiloguer sur des horaires. A d'autres, les projets ingénieux, les dosages subtils, les « je-retiens-trois-et-je-pose-deux »! Nous nous adressons ici aux amis de l'Université de Liège. Liège, jusqu'à preuve du contraire, est un centre — ayons la modestie de ne pas dire un foyer — de culture française, c'est-à-dire de culture latine. Médaille oblige : et l'Académie française a décoré tout récemment notre *Alma Mater*. Sans abuser des poncifs, sans qu'il soit besoin d'évoquer la « citadelle de la latinité », l'« avant-poste aux marches de l'Est », nous demandons — simplement — si cette culture française, qui est la nôtre, fait partie de notre sang. Et nous demandons, par la même occasion, s'il est fort expédient, sous prétexte de nouveauté, de couper les racines de l'arbre et de décréter, par la voie administrative d'un arrêté ministériel, que les sucs nourriciers ne montent plus du sol. Notre défense des humanités à l'ancienne mode, c'est la défense de nos origines. Et voilà, pour nous, la question résolue! Il est possible qu'un Anglo-Saxon puisse s'humaniser en ignorant Platon, Démosthène, Virgile. Nous ne conseillerions pas cependant à nos réformistes de tenir pareil propos chez les Oxoniens

ou les Cantabs. Quoi qu'il en soit, nous ne prêchons ici ni les Iroquois, ni les Papous. L'*Humanisme nouveau* se trompe d'adresse, c'est bien sûr.

La discussion m'apparaît donc oiseuse. Académique, si l'on préfère et pour éviter le terme péjoratif. Nous la prolongerons par pur dilettantisme, par luxe. Confiants que nous sommes, les traditionalistes ou les Anciens, dans l'excellence de notre position. Mais il nous plaît, d'ailleurs, de connaître la raison, les multiples raisons d'une tapageuse levée de boucliers contre le bouclier de Pallas-Athène.

* * *

Puisque tout est remis en question, et le sens même de la culture générale, je commencerai par définir le concept de civilisation.

On peut distinguer, il me semble, trois degrés de civilisation : la civilisation matérielle, la civilisation sociale, la civilisation spirituelle (intellectuelle et morale).

La civilisation matérielle progresse. A pas de géants. Il serait puéril d'y contredire. Les humanistes anciens n'y songent pas un instant. Il fallait être ce doux rêveur de Louis Ménard, « le dernier païen et le dernier Hellène », au témoignage de Barrès, pour se promener à travers Paris, drapé dans un manteau à la grecque. Nous ne réclamons pas le retour à la toge. Pour ma part, je n'entends renoncer à nul de ces agréments que le confort moderne dispense au siècle XX. Pourquoi serait-il interdit de savourer Horace du fond d'un fauteuil-club?

Mais que ce progrès matériel n'ait rien à voir avec la notion d'humanisme, l'exemple de l'Amérique suffirait à le démontrer. Au demeurant, les « technocrates » pouvaient faire illusion avant-hier : de récentes ordonnances de détresse sont comme la revanche du Vieux Monde. La poésie, la musique, la sculpture américaines, *ubi sunt?* Moins heureuses que les belles dames du temps jadis, elles n'ont même pas disparu, parce qu'elles n'ont jamais existé. On me jettera, comme un gant, l'un ou l'autre nom de la jeune littérature. Tout génie qui n'atteint pas à l'universel est indigne du nom de génie. Or j'ose affirmer que pas un artiste de chez eux n'a gagné l'audience du monde. Il y a tout juste le cinéma, qui excelle, à Hollywood, dans les prises de vues. Nous n'allons pas recommencer Duhamel. On s'excuserait volontiers d'insister sur des vérités aussi élémentaires. Mais il paraît que nous vivons une

ère nouvelle, qui réclame, par la voix de mille besoins nouveaux, une nouvelle forme d'éducation. Gardons-nous de confondre. Aussi longtemps que vous demeurez sur le terrain du progrès matériel, je vous dénie le droit de faire intervenir la notion d'humanisme. Oui ou non, s'agit-il ici d'une réforme de l'enseignement dit secondaire, qui doit préparer le jeune homme à l'Université, antichambre des carrières libérales? Certes, j'éprouve le besoin, dès que j'ai acquis un appareil de T. S. F., d'en connaître le maniement. Mais l'enseignement que va me donner le monteur en salopette — on dit plutôt le renseignement — n'est qu'un enseignement usuel et qui n'a rien de commun avec l'éducation classique.

Civilisation sociale : c'est un second degré. Ici encore, nous avons fait, depuis les Grecs, quelques progrès. Sous l'influence prépondérante d'un facteur que nous n'hésitons pas à nommer par son nom : le christianisme. Et nous serions curieux d'entendre, sur ce point, les explications de nos « humanistes nouveaux ».

Cependant l'histoire nous enseigne qu'il serait vain d'en appeler, contre le barbare du siècle d'Auguste, au civilisé d'aujourd'hui. La guerre n'a rien de plus humain, de plus tempéré par les mœurs. Aux tueries sauvages et isolées a succédé le massacre scientifique d'un peuple sans défense. On nous objecte l'esclavage, les jeux du cirque. Comme si l'industrialisme forcené n'avait pas provoqué, dès les débuts du machinisme, toutes sortes d'excès! Comme si les combats dans le ring n'accusaient pas l'inhumanité stupide de nos foules qui, plus cruelles que les foules antiques, paient à prix d'or la joie de voir couler le sang! Quant aux mœurs contre nature d'un Platon, d'un Socrate (car j'ai retrouvé, maintes fois, cet argument choisi, sous la plume d'adversaires qui n'ont rien compris à l'ironie socratique), nous aurions mauvaise grâce de nous en indigner au siècle des petits baronnets de Charlus et d'André Gide. Ayons le courage, la sincérité d'avouer que le sens social de chacun d'entre nous dépend presque uniquement de dispositions morales. L'éthique échappe — et c'est tant mieux — aux fabricants de réformes scolaires. La purification de l'homme, la « *reine Menschlichkeit* » de Goethe est un drame qui se joue aux profondeurs secrètes de la conscience individuelle. C'est là que brûle la veillesse, et c'est là qu'aux grandes heures brille soudain la flamme.

Le progrès existe-t-il sur le plan spirituel? Il n'existe pas fatalement. Pour l'excellente raison que le cerveau humain dans l'exercice de sa fonction propre, qui est de penser, n'est susceptible d'aucun perfectionnement, j'entends, d'un perfectionnement extrinsèque. Aristote, à trente ans, pensait sans doute plus profond que l'Aristote de la vingtième année : la faculté d'abstraire était la même. Les conclusions de la physiologie moderne confirment pleinement notre manière de voir. *L'Avenir de la Science*, écrivait Renan. Mais c'était à la condition de considérer l'expérience scientifique dans la nature seule, non dans l'esprit. Le positivisme n'a pas d'autre formule. Nous sommes d'avis que la vérité, c'est l'humain. L'esprit souffle où il veut. Nous ne le dirons pas en latin, pour ne contrister — pour n'embarrasser — personne. Tous les efforts des eugénistes du cerveau, des fournisseurs de substance grise ne parviendront jamais à produire un Euclide.

S'il nous était permis de faire appel à ceux de nos collègues qui ont une plus longue expérience des examens universitaires, nous leur demanderions volontiers en quoi la promotion de 1934, par exemple, l'emporte sur les promotions de l'avant-guerre. Les *laudatores temporis acti* nous répondraient sans doute que tout allait mieux autrefois, dans un monde où il faisait bon vivre, interroger au tapis vert des récipiendaires moins ignorants. Contentons-nous d'affirmer que modernisme n'implique pas nécessairement primauté. « Dans toute société, dit un peu méchamment Henry de Montherlant (*Les Célibataires*), ce sont toujours les éléments d'intelligence inférieure qui sont affamés d'être à la page.

Incapables de discerner par le goût, la culture et l'esprit critique ils jugent le problème automatiquement d'après ce principe que la vérité est la nouveauté. » Cette croyance au Progrès n'a pas cessé, en tout cas, d'exercer son mirage sur ceux qui disent, par exemple : « Notre monde n'est plus celui de la Renaissance : il s'est singulièrement développé »; ou encore : « La vie plus intense et plus complexe de la société contemporaine nous met en face de problèmes nouveaux. »

* * *

A cette croyance au progrès se rattache la défiance de l'histoire. Défiance qui, chez la plupart, va jusqu'au dédain, au mépris. L'histoire est le passé. Elle s'appelle aussi la tradition. Pour les « actualistes », qui dit tradition dit poids mort. Il ne serait pas difficile de classer nos adversaires dans la catégorie de ces jacobins qui croient — de bonne foi, peut-être — que le monde est né en même temps que leur cerveau. Je songe à tel poème de M. Valéry, cet humaniste en peau de caméléon, et qui recrée, chaque matin que Dieu fait sur les toits roses où marchent des colombes, sur la mer où picorent des focs, le mécanisme de la connaissance. Les Modernes, si vous les poussez quelque peu, consentent d'assez bonne grâce à tous les retranchements. « Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui » suffit à leurs blandices. Il y a une fable du renard à la queue coupée.

Nous avons le plaisir de compter, parmi nos adversaires anti-historiens, un Maxime Gorki, ce bolcheviste primaire, et Ernst Robert Curtius, chez qui le culte de l'individu finit par obnubiler la vision synthétique des choses. Il n'est pas vrai que l'humanisme soit contre l'homme, mais peut-être bien contre un type d'individu anarchico-libéral.

Une sorte d'individualisme orgueilleux est, en effet, à la base même de cette révolte contre la tradition. On a bien tort de rapprocher Renaissance et Réforme. Ce n'est pas pour rien que la première est née en Italie; la seconde, avec Martin Luther. Certes, il y a Erasme. Mais je doute fort qu'il eût souscrit au programme de nos réformateurs.

Cet individualisme n'est condamnable que dans ses excès. Nul ne songe, parmi nous, à prôner la seule efficace d'un conformisme intellectuel et moral, le modèle en fût-il cherché dans la pure tradition gréco-latine. Nous déplorons, au contraire, ce qu'a d'inquiétant, pour l'avenir de l'intelligence, la soumission de la jeunesse à certaines consignes de groupe. Ce qui nous déplaît, ce qui nous répugne dans l'individualisme de ceux d'en face, c'est sa tendance au nivellement, son esprit égalitaire. Toute aristocratie est devenue suspecte. Or nous sommes et nous entendons bien rester des aristocrates. Ce fut un des mérites de la Cité antique — et aussi de l'Ancien Régime — que cette fidélité à un enseignement de classe. Et voilà un sens du mot « classique » auquel nous ne songeons pas souvent! L'égalité selon le cœur des doctrinaires socialistes est un mythe. Mais quel mirage séduisant! l'excellent argument de réunion publique! Lorsque la querelle des Anciens et des Modernes fut portée, voici quelques années, à la tribune du Palais-Bourbon, les partisans de l'école unique et du modernisme scolaire en général faisaient de l'électoratisme, en le sachant. La connaissance du grec et du latin leur paraissait un privilège, le seul peut-être que n'eût pas aboli la nuit du 4 août. Et voilà pourquoi la propagande de nos adversaires compte sur les ressources du pratique, de l'immédiat, du facile. J'ai promis de ne pas faire de polémique personnelle. Il m'est difficile de passer sous silence le programme, abondamment répandu, que proposent aux parents de nos jeunes gens les humanistes des temps nouveaux. Que l'anglais ait pu être mis en avant comme la plus formative des langues vivantes, le fait est significatif

Je pourrais ajouter — car je n'ai pas l'habitude de dire les choses à mots couverts — que l'anticléricalisme joue son rôle dans cette bagarre. Le latin est aussi la langue de l'Église, la langue des curés. Ce n'est pas sans raison que la République « blocarde » a fait tous ses efforts pour tuer, en France, les humanités à l'ancienne mode. *Humanisme* n'est pas un mouvement de droite, c'est trop évident. Mais parce que nous sommes des réactionnaires, nous n'avons pas peur de l'affirmer.

Et pour en revenir au sens antihistorique de nos adversaires, nous aimerions de rappeler que le régime d'enseignement qu'ils prétendent condamner s'appuie précisément sur une longue histoire, sur une tradition séculaire. Il n'est pas de bonne guerre, dans un débat comme celui-ci, de négliger les leçons que nous donne le passé. Si vraiment l'heure a sonné d'une civilisation nouvelle qui puisse faire fi des disciplines d'autrefois, on demande à savoir quand s'est faite la coupure. La philosophie du *Werden*, du devenir incessant et de la nouveauté nécessaire suppose tout de même le sens de l'évolution, le sens historique. Il y a là, chez les « humanistes nouveaux », comme une contradiction.

* * *

Maintenant que nous avons dénoncé quelques-uns des mobiles qui animent nos réformistes, il ne sera peut-être pas inutile de défendre la tradition par des arguments moins négatifs.

Notre position est fort nette : nous nous en tenons strictement aux exigences de l'esprit. Mettons l'accent sur ce caractère spirituel et désintéressé de nos études. L'Université doit conserver son apanage. Loin de toute compromission. Du jour où les langues dites vivantes auront pris le premier rang, du jour où, par la force même des choses, les étudiants seront devenus sensibles aux considérations d'utilité pratique, l'humanisme, le vrai, aura fait son temps. L'Université américaine, dont quelques-uns de nos adversaires se font les champions enthousiastes, souffre de l'invasion des techniciens, de ceux-là qui ne suivent des cours que dans l'espoir de décrocher plus vite la timbale aux dollars. S'il faut en croire M. Félix Peeters, que nul ne soupçonnera d'américanophilie, la réaction se dessine déjà, très violente, en Amérique même. Abraham Flexner, directeur de l'*Institute for Advanced Study*, raille le système des *side-shows* et des universités « omnibus ». Faut-il citer Sinclair Lewis et la satire qu'il fait de l'Université babbittienne? Tel est cependant le régime que d'aucuns rêveraient d'instaurer parmi nous. Un régime où l'arracheur de dents est mis sur le même pied que le philosophe. Que dis-je? N'est-il pas évident, du point de vue de l'utilisation pratique des connaissances, qu'il est plus opportun de manier le davier que le vocabulaire philosophique? Pas un article, pas un questionnaire, pas un programme où les « humanistes nouveaux » n'étaient au grand jour, avec une sorte de naïveté qui a bien quelque chose de touchant, ce désir de faciliter à leurs adeptes l'exercice quotidien, immédiat, nous allions écrire manuel, non plus de la profession, mais du métier.

Or les pédagogues classiques nous ont enseigné que l'essentiel est d'apprendre à apprendre, selon une formule à la fois si juste et si drue. Notre discipline n'a garde d'envisager le résultat immédiat. Parce qu'il s'agit, avant tout, d'une préparation, d'un assouplissement, d'une gymnastique intellectuelle. Ainsi, les mouvements décomposés qu'exécute, au commandement, l'escrimeur à la salle d'armes ne reproduisent point les phases d'un combat réel. Nous aurions moins peur cependant de rencontrer sur le terrain quelque fougueux moderniste, si nous avions pénétré, à force de patients exercices, les secrets de la botte, de la fente à l'italienne et de la parade en octave. C'est Madelin, sauf erreur, qui disait à un contradicteur : « Pourriez-vous encore faire la gre-

nouille aux anneaux, comme au temps du collège?... Mais vous avez gardé des membres plus vigoureux, des muscles plus souples, un corps sain. »

Culture désintéressée : telle est notre ligne. Ce qui n'implique pas, d'ailleurs, que nous renoncions à l'utile. Nous sommes loin de l'acte « gratuit ». Il va de soi que, si nous défendons avec un tel acharnement les humanités gréco-latines, c'est que des intérêts fort précieux se trouvent engagés dans la lutte. Qui voudrait faire l'ange, le pur esprit, ferait ici la bête. Le jeune homme qui aura passé par l'école des Anciens ne peut pas être mal armé pour la bataille de la vie. C'est une question d'échéance, et c'est une question d'envergure. A celui qui pourra dire, au bout de deux mois, en cinq langues : « Donnez-moi de la bière... Avez-vous la clef de la chambre? », nous préférons cet autre qui mettra de longues années à discipliner ses facultés pour les conquêtes difficiles. L'honnête homme l'emporte en dignité sur le portier de palace. Mais je crois bien que, tout compte fait, il est plus prudent, voire plus lucratif, de prendre ses grades académiques que les inscriptions de la famille Barnamooth sur le registre des voyageurs.

* * *

Les horaires, avons-nous dit, ne nous intéressent guère. En ce sens que nous nous en tenons aux matières traditionnelles. Sauf à discuter, *bona fide*, de quelques modifications de détail. Nous ne sommes pas des fossiles. Et notre intransigeance, qui aurait le droit d'être absolue, s'accommode, chacun le sait, d'aimables concessions. On nous oppose souvent le Xénophon de l'*Anabase*, le Xénophon qui n'arrête pas de compter par parasanges et par plèthres. Un de nos collègues, M. Delatte, a montré l'intérêt historique et la valeur éducative des *Mémorables* du même auteur. Pourquoi ne pas substituer à l'*Anabase* les *Mémorables*? Mais il serait temps de renoncer à des plaisanteries éprouvées sur la valeur formative de la Retraite des Dix Mille.

M. Severyns, qui partage avec moi l'agréable devoir de défendre la tranchée inexpugnable, parlera du grec. C'est lui qui a tiré le meilleur numéro. Les Grecs sont la fleur et le parfum, disait Anatole France. Je me contente de signaler, en passant, que certains humanistes, prompts à la dérobade, sacrifieraient d'un cœur trop léger cette fleur qui leur paraît trop délicate. Les études gréco-latines forment un tout, une harmonie. Que le grec soit reporté en quatrième, je ne l'admettrais, pour ma part, qu'à la condition de développer dans les classes supérieures l'analyse de Sophocle, la lecture d'Homère. Car s'il agit, ne craignons pas d'y insister, d'un enseignement littéraire, esthétique. La formation de l'intelligence et du cœur ne peut être à la merci d'un marchandage sur l'horaire.

Le latin a moins besoin d'être défendu. Il importe pourtant de préciser notre point de vue. Je m'y résous d'autant plus volontiers que, romaniste, il m'arrive d'être taxé de déserteur, de renégat. Or — je tiens à le proclamer bien haut — mon attitude, dans la querelle des Anciens et des Modernes, est déterminée avant tout par mon amour de la langue, de la culture françaises.

Il n'est pas vrai que l'étude du français par le français supplée l'exercice de version latine. C'est l'argument d'un Joseph Caillaux. C'est l'argument de ceux qui tendent à détacher du groupe gréco-latin les tenants de nos lettres romanes. La langue maternelle conserve, chez nous, tous ses droits : les premiers, les plus respectables, les plus chers. Mais qui niera que les exercices d'explication française ne passent, presque toujours, par-dessus la tête de l'enfant? A l'écolier de douze ans, de treize ans, La Fontaine paraît aussi transparent que l'onde de la rivière où pêche le héron. Parce que toute la difficulté semble se réduire à quelques obscurités lexicologiques (« Qu'est-ce qu'une tranche? »), le maître aura bien du mal à forcer l'attention, à mettre en valeur l'élément de beauté

qui tient à l'expression, à la clarté, à la musique. Il manque, dans cette classe de sixième, à l'occasion d'une fable — *Le Héron* — qui est un pur chef-d'œuvre, ce que je ne crains pas d'appeler le corps à corps avec le modèle. J'en appelle ici à tous ceux qui ont enseigné le français par les textes. J'évoque les *Propos sur l'éducation* d'un pédagogue qui n'a rien de racorni : Alain. Je songe à ma propre expérience. Les garçons de l'Athénée, à qui je me suis efforcé d'expliquer les meilleures pages des meilleurs prosateurs, des plus grands poètes, en quoi différaient-ils de mes jeunes gens de la section romane ? Ces derniers seuls savent lire. Pourquoi ? Parce que les humanités gréco-latines, les exercices répétés de version et de thème leur ont donné le sens de la propriété des mots, le sentiment de la rigueur logique, le goût de la nuance, de l'expression qui revêt l'idée de beauté. Non, il n'est pas indifférent, pour l'intelligence des *Provinciales* ou du *Discours sur la Méthode*, d'aborder Descartes ou Pascal dans un état d'indifférence sereine à l'égard du latin qu'ils connurent, qu'ils pratiquèrent et qui a laissé dans leur œuvre, à chaque page, sa forte empreinte.

Et puis, — j'en reviens ici à un argument d'ordre historique, — nous sommes fils de la Louve. « Se romaniser, c'est se civiliser », disait volontiers Albert Counson, l'esprit le plus ouvert aux disciplines scientifiques. Nous conseillions volontiers, à ceux qui nous accusent de mettre des œillères, la lecture de la seconde partie d'un catalogue : le catalogue des livres qu'avait réunis Counson. Ils y verront comment un professeur de français, rompu aux méthodes classiques, sut accueillir, sur les rayons de sa bibliothèque, à côté des Anciens, les Modernes, à côté des « littéraires », les physiiciens, les économistes, les géographes. Tant il est vrai que la culture générale ne connaît pas les proscriptions, pas d'ostracisme.

Je m'en voudrais d'étaler ici de pédantes considérations de grammaire historique. Que nous ayons le latin dans le sang, qu'il nous ait légué, bien plus et bien mieux que le vocabulaire, les règles de syntaxe et tout le mécanisme infiniment délicat de la pensée et de son expression, voilà qui n'a pas besoin d'être démontré. La joie de l'enfant qui décline, pour la première fois, *rosa* — la rose, vient en grande partie de ce que j'appellerais volontiers l'impression de la reconnaissance. Il se reconnaît, il se retrouve dans cette langue originelle dont il pressent confusément qu'aucune finesse ne pourra lui échapper. Tandis que l'anglais, au contraire, réserve au mieux informé d'entre nous la foule de ses idiotismes savoureux, mais intraduisibles. Intraduisibles et insaisissables, je n'hésite pas à l'affirmer. La force de notre tradition, c'est qu'elle respecte les faits, ces faits qui sont plus respectables qu'un lord-maire. On nous taxe souvent d'idéalisme : les vrais réalistes, c'est nous. Nous continuons la civilisation de Rome, héritière elle-même de la pensée grecque. Rien ne prévaudra contre cette filiation. Saper l'enseignement du grec et du latin, c'est ébranler les colonnes de la maison, les pierres du foyer.

S'agit-il donc de dresser contre le monde germanique le monde latin ? Peut-être. L'histoire est faite de ces antagonismes ; et la création d'un type neutre, indéterminé, ressemble fort à l'émasculatation de l'eunuque. Il appartient à chacun de suivre, jusqu'au bout, la voie que lui tracent les conditions mêmes d'une hérédité spirituelle. Pourtant, l'humanisme gréco-latin, tel que nous le concevons, travaille, plus sûrement qu'un *Covenant* de Genève ou d'ailleurs, au rapprochement des intelligences et des bonnes volontés. En d'autres termes, si, pour tout Latin, l'éducation classique rejoint la route royale de la tradition nationale, rien ne permet de tenir les Anciens pour des fauteurs de discorde, des semeurs de haine. Mais nous savons, d'autre part, pour reprendre le mot de Pierre Lasserre, que les données de la situation séculaire qui existe entre la Gaule et la Germanie sont écrites en lettres de fer dans les *Commentaires* de César. Ainsi donc, à égale distance

de ce nationalisme étriqué qui ne voit pas plus loin que les frontières politiques et de cet idéalisme vague qui se flatte d'instaurer sur la terre des Modernes la communion des hommes nouveaux, nous défendons à la fois le passé, le présent... et l'avenir.

Puisque j'ai soulevé la question du latin, il ne sera pas inutile de rencontrer une objection assez spécieuse. Au programme des « humanistes nouveaux » figure — dans le coin du parent pauvre, d'ailleurs — l'enseignement de l'espagnol et de l'italien. C'est ce qui permet à quelques-uns — pas tous — de nos adversaires de proclamer leur amour du Midi. Culture latine devient culture méditerranéenne. Mais à l'ombre des oliviers, des pins-parasols, des chênes verts, on nous invite à élire pour maîtres Dante, et non plus Virgile, Cervantès et, d'aventure, le Mistral de *Mirville*.

L'italien, l'espagnol, le portugais, le provençal, le roumain vivent, à côté du français, dans une relation de dépendance, qui est la même pour tous, à l'égard du latin langue-mère. Que le latin d'Espagne ait pris, dès les premiers siècles, un air de *nobilitas* qu'attestent les nombreux écrivains originaires d'Ibérie (Sénèque, Lucain, Martial, Quintilien), que le latin d'Italie ait maintenu plus longtemps que tous les autres la langue vulgaire à l'état de patois, que le provençal ait donné à l'Europe, et particulièrement à la France du Nord, les modèles les plus anciens de poésie courtoise, cela tient uniquement au jeu des circonstances. Partout dans la *Romania*, le latin importé, puis acclimaté, dicte sa loi. Ce qui est constant, c'est l'élément traditionnel. Ce qui est commun, c'est l'origine même de ces langues néo-latines, comme disent encore les philologues italiens. Il serait difficile de faire admettre à quelqu'un de bonne foi que Pétrarque a plus de vertu humaniste que Cicéron, par exemple, puisque aussi bien l'amant de Laure écrit indifféremment en italien et en latin. Dante, s'il a retrouvé Béatrice, doit souffrir mille morts, dans son *Paradiso*, à la nouvelle que Virgile, déjà banni des célestes parvis pour le crime d'être païen, est évincé de ces Champs-Élysées où devisent, pour l'édification des hommes, les ombres bien disantes des philosophes et des poètes. Proposer à notre admiration exclusive les dialogues de Don Quichotte et de Sancho, c'est préférer le reflet à la lumière, le rayon au soleil. Nous n'excluons personne. Partis de la Grèce et de Rome, nous traversons le Moyen âge (bien plus pétri de latinité qu'on n'a voulu le croire) et la Renaissance, pour arriver jusqu'à nos jours. La chaîne n'est nulle part brisée. Et chez les prosateurs, les bons poètes d'aujourd'hui, il nous plaît de déceler, tel un signe de race, l'écho qui ne trompe point.

Pour qui se préoccupe d'ailleurs de cette question des langues vivantes, il est si facile d'apprendre, grâce au latin, en quelques mois, l'italien et l'espagnol. J'ai su l'italien en quelques semaines. Or je n'ai pour les langues nulle aptitude spéciale. Il m'a suffi d'appliquer à une langue-sœur l'excellente méthode que j'avais acquise par l'étude de la langue-mère.

Quant à l'allemand, à l'anglais, je suis assez de l'avis de Pierre Lasserre : on ne devrait s'y appliquer qu'à partir de la quatrième. « Il faut qu'une très forte culture française précède l'entrée des langues étrangères dans notre esprit. Il faut savoir très bien le français avant de commencer l'anglais et l'allemand. » Encore une fois, il n'est nullement question de condamner, voire de restreindre la pratique des langues vivantes. Nos adversaires voudront bien nous rendre cette justice que tous les philologues classiques, tous les romanistes sont parfaitement capables d'entendre l'allemand et l'anglais. Nous avons appris ces deux langues. Nous le regrettons si peu que nous en conseillons l'étude à tous nos étudiants. Mais que cette étude, entreprise sur les bancs de l'Université, n'ait rien de pragmatique. Littéraire, elle sera facile. Parce qu'elle se fondera sur cette habitude de la version latine, de la version grecque, que nous pratiquons depuis nos années de collège.

A ce propos, j'espère bien que la méthode dite « directe » a

cessé d'exercer sa barbarie dans nos classes: Il n'est plus question, j'imagine, d'aller vers Goethe ou vers Shakespeare par le truchement du « jardin-de-ma-tante-qui-est-plus-petit-que-le-verger-de-ma-sœur ». Mais il faut avouer que l'étude esthétique des langues germaniques dès la sixième se heurte chez nous, Latins, à des difficultés de toute espèce. Nous disions tout à l'heure, parlant des exercices d'explication française : l'élève les juge trop faciles. Des exercices d'explication anglaise lui paraîtront bien rebutants. Seuls les esprits fermés aux lumières de l'évidence peuvent contester ce fait que le latin, indépendamment même de ses beautés intrinsèques, offre, dans nos classes, le meilleur instrument de culture, le plus approprié à l'*habitus* des jeunes enfants. Le latin, c'est la passerelle, le trait d'union. Nous en revenons toujours à l'idée de tradition. Assez de difficulté pour contraindre l'esprit à l'effort salutaire; assez de commodité pour le séduire par un air de famille : la rencontre est unique. A telles enseignes que notre programme d'humanités classiques est comme le régime qui convient tout naturellement aux cerveaux de nos fils.

Goethe, nous l'étudierons plus tard. Avec quelle reconnaissance! Car il est des nôtres. Et il y a quelque outrecuidance à engager la bataille des temps nouveaux sous le signe du Weimarien. L'auteur d'*Iphigénie* se retournerait dans sa tombe, s'il pouvait savoir que son nom sert de cri de guerre à ceux qui reprennent, mais pour une autre raison, le « *Los von Rom!* » Le voyage en Italie ne fut-il pas, pour Goethe, la révélation attendue, l'initiation sur les marches du temple? Auparavant, d'ailleurs, les entretiens de Strasbourg avec Herder ne lui avaient-ils pas révélé la grandeur d'Homère? *Faust* a subi toutes les exégèses; mais personne n'a nié, pas même le plus « Phantast », qu'Hélène n'incarnât la beauté classique. Les « humanistes nouveaux » ne pouvaient choisir plus mal leur parrain.

Que dire des Anglais? D'un Shelley, d'un Keats, par exemple? Ne suffit-il pas de transcrire le titre de leurs œuvres (*Prometheus Unbound, Epipsychidion, Adonais; Endymion, Hyperion*) pour constater qu'ils ont tiré de l'antiquité hellénique le meilleur, le plus pur de leur inspiration?

Il s'agit donc, encore une fois, de choisir entre la source et le fleuve. Ni Goethe, ni Shelley, ni Keats, ni tant d'autres dont je pourrais invoquer le témoignage, ne se seraient avisés, sous prétexte qu'ils ont repris le flambeau, d'éteindre la flamme. C'est une prétention bien sottise que de battre sa nourrice.

Mais il convient de dire, en passant, le rapport de convenance qui existe, de la classe de sixième à la classe de rhétorique, entre nos « classiques » (français, latin, grecs) et l'intelligence de l'adolescent. La question me préoccupe, depuis que j'ai vu mettre au programme des humanités nouvelles Dostoïewsky. On saisit ici — faut-il dire par l'absurde? — la fausseté d'un système d'éducation qui a tout renié de son caractère formatif. La formation doit être intellectuelle et morale. Elle s'adressera à l'esprit et au cœur. Elle respectera la règle, une norme. Les cas pathologiques seront exclus. *Ad usum delphini* : cela ne signifie nullement qu'il faille expurger les *Bucoliques*. Mais le berger Corydon est ainsi drapé dans son manteau de vers latins qu'il ne peut induire au vice nul éphèbe de seize ans. La psychologie de Dostoïewsky, au contraire, d'un Dostoïewsky que nous serons bien obligés de lire dans la traduction, — car je ne sache pas que nos réformateurs aient inscrit au programme un cours de langue russe, — est à ce point anormale, monstrueuse, qu'un esprit non formé risque fort d'y laisser sa vertu d'équilibre. Je songe à un souvenir personnel. Ayant eu la curiosité de commenter l'*Idiot, Crime et Châtiment*, les *Frères Karamazov* devant un auditoire qui manquait de maturité, je fus averti, par un heureux hasard, des répercussions dangereuses que provoquaient mes lectures chez certain élève. Le fond des idées a bien aussi son importance. L'humanisme n'est pas une sorte de hochepot où l'on puisse faire entrer toutes les herbes

de la Saint-Jean, les herbes vénéneuses comme les autres. Voilà pourquoi nous nous insurgeons de toute notre énergie contre les tentatives d'empoisonnement public. Je sais bien que, pour certains éducateurs, la nature humaine n'est pas perfectible. Spinoza enseignait que la vertu est « un héroïque amour de soi ». Etre soi-même, devenir ce que l'on est : nul ne se sauve par la perfection d'autrui. Mais on peut se perdre par la malice ou l'abjection des mauvais maîtres à penser.

Je ne quitterai pas ce terrain des langues vivantes sans protester contre la manie qu'affectent maints pédagogues d'accorder à la prononciation une importance qu'elle n'a pas. Reportons-nous au principe même des humanités : l'enseignement n'est pas l'enseignement usuel. Dès lors, je n'ai pas à concurrencer l'interprète de l'agence Cook. Dans un de ses propos les plus médullaires, Alain, qui n'est tout de même pas un réactionnaire, dit pis que pendre de la lecture à haute voix. Il faut lire des yeux, vite et intelligemment, apprendre à reconnaître d'un seul coup d'œil un mot, une phrase, une page. Faire le contraire, c'est « former de ces esprits bégues qui se querellent à la porte au lieu d'entrer ». Or je me suis laissé dire que l'anglais n'avait pris la première place au programme des humanités nouvelles (avant l'allemand, ce qui paraît inouï), que pour des raisons d'ordre physiologique : il faut habituer l'enfant au jeu des lèvres et des mâchoires, de la langue et de la glotte. J'ai parlé à ce propos d'humanisme au chewing-gum. Alain est tout aussi sévère : « Nous sommes en Singerie. » Savoir Shakespeare, ah! oui... Mais on n'a pas à rougir de rester à quia devant un policeman londonien qui vous indique la route du British.

* * *

Nous voici amené à nous expliquer brièvement sur le rôle des sciences dans les humanités. Nous n'aurons garde de ravalier l'enseignement scientifique. Mais il faut choisir.

Puisqu'il faut choisir, la question du *scibile* ne peut être éludée. Qu'allons-nous apprendre? Le latin et la géométrie, disait Napoléon. A condition d'élargir, d'entendre par latin la poésie des grandes œuvres, par géométrie la science de la nécessité, le programme est de choix. Pour les belles-lettres, d'ailleurs, on n'en saurait trop prendre. La culture littéraire — la preuve en a été faite bien souvent — réclame le premier rang, dans nos humanités, parce qu'elle se fonde sur la valeur générale. Les sciences, au contraire, dépassent très vite la zone des éléments. L'esprit géométrique, Pascal y atteint d'un seul coup, dès qu'il a dessiné, avec du charbon, sur les carreaux, un cercle parfaitement rond, un triangle dont tous les côtés fussent égaux. Pour en arriver au *Traité des Sections coniques*, pour mettre au point la *Machine arithmétique*, pour publier l'*Avis sur les Nouvelles expériences touchant le vide*, il faut une initiation spéciale. Nous abordons déjà le domaine de la technique. En c'est pourquoi l'enseignement des sciences dans les humanités ne peut être poussé comme l'enseignement des lettres. La méthode une fois dégagée, il devient malaisé — et, de surcroît, inutile — de s'aventurer dans des explorations particulières.

Quant à la hiérarchie des sciences, il ne peut y avoir l'ombre d'une hésitation : mathématique d'abord. Mais précisément, la mathématique nous rapproche des Anciens. Et s'il est vrai que les trois derniers siècles ont singulièrement enrichi le trésor de nos connaissances en matière de géométrie et d'algèbre, le sens de la certitude, de la preuve, l'esprit de combinaison n'étaient pas moins aigus chez un Thalès ou chez un Pythagore que chez un Henri Poincaré, un Einstein.

Cette question se rattache étroitement à la question du surmenage. Pour les esprits superficiels, la surcharge des programmes est en raison directe du courant de l'histoire. En ce sens que le cerveau humain, écrasé sous le poids de ses conquêtes incessantes,

finira bien par exiger des allègements. Ces allègements, nous préviendrait-on, se feront aux dépens du passé : l'émondeur coupe les branches mortes. J'ai entendu, maintes fois, ce raisonnement simpliste dans la bouche de ceux qui croient que la littérature se renouvelle avec le public, que Dante a cessé d'intéresser l'homme du XX^e siècle et que les comédies d'Aristophane ne sont plus qu'un objet de dissertations philologiques. « Un plan d'études, a dit quelqu'un, n'est pas une valise à faire. » Il ne s'agit pas d'empiler les unes sur les autres, quitte à s'asseoir sur le couvercle qui craque, sciences d'hier et sciences d'aujourd'hui. Il y a l'esprit scientifique, le goût de la recherche : cette clef de la nature. L'élève n'attend pas du maître qu'il lui indique toutes les portes : il lui suffira d'avoir appris à se servir de la clef d'or. Loin de mépriser les mathématiques, nous les tenons, au contraire, avec tous les humanistes dignes de ce nom, pour un incomparable instrument de culture. A condition de ne pas dépasser avant le temps le stade des spéculations générales. La littérature peut aller plus loin, parce qu'elle vit de cet élément général qui est la matière même du langage et des idées. Les lois de l'ordre exigent cette hiérarchie fondée sur l'ordre humain.

Pour la physique et la chimie, pour les sciences naturelles, elles viendront après. N'est-ce pas aussi l'avis de certains de nos collègues de la Faculté des Sciences? Ils préfèrent, me suis-je laissé dire, à des étudiants mal informés des premiers principes, superficiellement « vernissés », l'étudiant qui se présenterait à l'Université sans le moindre bagage de physique ou de chimie, mais nanti de cette préparation idoine que requièrent les sciences exactes. Ainsi serions-nous délivrés de la hantise encyclopédique. Voilà l'ennemi! Et qui sévit dès l'école primaire. « Je hais ces petites Sorbonnes, disait Alain. Le temps ne manquerait pas si l'on ne voulait tout faire à la fois. »

On sait mon sentiment sur le rôle de l'histoire. Mais il est bien entendu que l'histoire concourt, par la direction même de son enseignement, à la même œuvre de formation que le grec, le latin, le français, les mathématiques. Pourquoi ne pas orienter la géographie, dès le collège, dans le sens de la géographie humaine? Ce serait le vrai bagage d'un homme de qualité et qui se soucie bien moins de connaître les ports de l'Amérique du Sud que les variations de l'habitat humain selon les régions, le climat, la richesse.

Puisque nous faisons le tour du programme, rompons une lance en faveur de l'introduction, dans les classes d'humanités, d'un cours de philosophie. Il ne s'agirait pas, c'est trop évident, de philosophie historique. Mais le jeune homme pourrait être initié aux premiers principes de logique, aux éléments de psychologie. S'il faut trouver une heure dans un horaire qui n'est pas extensible à volonté, je propose la suppression du cours de biologie. Pour le plus grand profit des études biologiques, qui viendront en leur temps.

Mais je m'aperçois que je manque à ma promesse. A mon tour, je me livre au jeu séduisant des dosages. C'est une preuve que les querelles de longue durée finissent toujours par nous amener sur le terrain des faits. Une Ligue ne peut guère se former dans Sirius. On nous attaque : nous saurons nous défendre.

* * *

« Il n'y a pas d'humanités modernes, — je cite encore Alain, ce pontife du radicalisme, et je n'aurais garde de m'en excuser, — par la même raison qui fait que coopération n'est pas société. » Admirable explication! Je la rapprocherais volontiers du discours de Renan sur l'idée de patrie. Il faut que le passé éclaire le présent. C'est toute la vertu — et toute la défense — de la trahison. Goethe,

Shakespeare, Cervantès, Dante lui-même..., « le monde moderne, à partir d'eux, ne s'ouvre pas assez loin ».

Au premier rang, le grec, qui sert à nettoyer les idées. Nulle langue moderne n'est aussi belle, aussi riche que la grecque. Puis, le latin. Le latin, qui n'a pas les mêmes qualités, qui ne se fait remarquer ni par l'ampleur, ni par la précision, ni par le raffinement des systèmes phonétique et morphologique, qui souffre d'une certaine épaisseur juridique, mais qui offre l'inappréciable avantage de nous ramener, par la main, à ces catégories verbales qui sont la forme de notre pensée parce qu'elles constituent l'expression directe de notre vie. Nous voici au rouet : tradition! tradition!

La crise du français, dont tous nos collègues se plaignent, et non sans raison, est la crise des humanités, c'est-à-dire de la culture intellectuelle et morale. Car, à côté de la faiblesse dans l'expression des idées par les mots, il y a comme une incertitude dans l'orientation des sentiments. C'est parce que je suis attaché, de toutes mes forces, à la défense et illustration de cette langue française, que je prône, avec la tradition, le latin qui nous prépare, le grec qui nous instruit. La querelle des Anciens et des Modernes, ai-je dit en commençant, n'a pas sa raison d'être à l'Université de Liège. Du moment que l'humanisme nouveau rompt brutalement la chaîne, renie nos origines, la langue maternelle est comme privée de sève. Il reste, non pour la vivifier : pour la combattre, trois langues germaniques (anglais, allemand, flamand) qui constituent le répertoire d'idées qui ne sont pas les nôtres. Programmes, horaires, ligues de perfectionnement?... Allons donc! La bataille est engagée dans d'autres conditions, autrement tragiques.

L'humanisme ancien défend notre monde à l'endroit. Le monde à l'envers, c'est celui d'où disparaîtrait l'honnête homme. « Sans le grec... », disait Rabelais. Montaigne était plus près de Rome. Mais le génie français, et le plus moderne et le plus hardi dans ses démarches et le plus lumineux dans son expression, c'est ce mélange subtil de Rabelais et de Montaigne. On connaît l'arbre à son fruit. Comme dans le chant spartiate, tâchons d'être ce qu'ils furent, et que nos fils restent ce que nous sommes! La tradition, c'est cela.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

Une romancière allemande

Gina Kaus ⁽¹⁾

M^{me} Gina Kaus, née Zimer, naquit à Vienne dans les dernières années de l'autre siècle et n'a pas atteint le milieu fatidique *del cammin di nosha vita*. Ses premières études la conduisirent à enseigner l'anglais. Son premier mariage l'unit à un chef d'orchestre de Breslau qui fut tué sur le front russe dès le début de la guerre. En 1920, elle revint à sa ville natale où elle fit représenter sur la scène du Burgtheater sa première pièce : *Un Voleur dans la maison*, que, sauf erreur, elle écrivit en collaboration avec M. Andreas Eggbrecht. L'année suivante elle obtint le prix Fontana pour une nouvelle : *L'Ascension*, qui lui donna aussitôt ses lettres de maîtrise. Elle se maria avec un écrivain de Trieste, M. Otto Kaus, qui appartient à l'école psychanalytique d'Alfred Adler : ce détail peut expliquer en partie le souci scientifique qu'elle apporte dans

(1) Cette étude du brillant critique André Thérive servira d'introduction à la traduction française du roman *Paquebot de luxe*, de M^{me} GINA KAUS (collection « Les Maîtres Etrangers », Editions du Siècle, Paris). Nous remercions l'auteur et l'éditeur d'avoir bien voulu nous en accorder la primeur.

l'étude des états conscients ou subconscients. La vie de famille l'absorba quelques années; en élevant deux fils, elle se passionna pour les questions d'hygiène et d'éducation. A telles enseignes qu'elle fonda alors une revue ménagère et pédagogique : *La Mère*. Cette feuille hebdomadaire avait pour annexe un office de consultations. Aussi M^{me} Kaus fut-elle en contact avec d'innombrables exemplaires d'humanité moyenne, sans avoir besoin, comme la romancière naturaliste, d'ériger l'indiscrétion en méthode et de découper des « tranches de vie » dans le vaste univers. On verra qu'elle a su profiter de son expérience des cœurs simples, des humbles drames de famille. La « trivialité indispensable aux romanciers » dont un de mes amis a parlé ne lui fait pas peur. Elle sait que la société tout entière offre un champ d'observations cliniques devant lequel le respect humain serait une sottise, le dégoût un péché.

En 1926, le drame de *Toni* mit définitivement en lumière le nom de M^{me} Gina Kaus; cette pièce obtint le prix Goethe, fondé par cette ville de Brême où nous transporterons un des chapitres du présent roman. Elle fut jouée avec grand succès sur la plupart des scènes allemandes; le public berlinois, en particulier, lui réserva beaucoup de faveur. En 1928 parut le premier roman de notre auteur : *Les Amoureux*, auquel succéda *La Traversée*, que nous avons traduit sous le titre de *Paquebot de luxe*. En effet, le film qu'en tira la compagnie Paramount s'appelle *Luxury Liner* et a mis le sceau à un succès qu'on peut dire international. Publié d'abord dans un grand magazine, traduit aussitôt en dix langues, sauf le français, cet ouvrage avait de quoi séduire, émouvoir, intéresser les lecteurs les plus divers. Nous avons voulu que l'épreuve fût désormais complète; c'est le but de cette version-ci.

Le roman qui suivit s'intitulait *Demain, neuf heures!* et connut un succès à peu près égal. Il est facile de donner un aperçu de son propos : deux époux ont décidé de se séparer; ils apprennent justement à se connaître tels qu'ils sont dans la dernière nuit avant le divorce. Leur mésentente se mue en une haine féroce, mais peu à peu celle-ci fait place à un sentiment naïf qui est l'attendrissement sur leurs erreurs réciproques, la pitié humaine, et enfin l'affection tout court. Une vie nouvelle va recommencer pour eux : l'instinct de bonheur qui dicte à tant de gens la loi du mensonge, peut s'allier chez certains autres à la simple vérité...

Dès l'avènement du régime hitlérien, M^{me} Gina Kaus, devenue à Vienne la femme de l'avocat Édouard Frishauer, vit interdire son livre en Allemagne : on jugera ci-après combien une telle éviction, politique ou ethnologique, semble bizarre pour le libéralisme français. Il est difficile de concevoir un roman plus inoffensif par son inspiration, je dirai même plus utile par son succès à la cause de la patrie littéraire, qui a ses frontières plus larges que les États. Toujours est-il que le dernier ouvrage de l'auteur des *Sœurs Kleh* a dû paraître d'abord en anglais, sous le titre de *Dark Angel*, et ensuite, sous sa forme originale, chez un libraire de Hollande qui joue à l'égard des émigrés le même rôle que ses prédécesseurs du XVII^e siècle à l'égard des persécutés ou des libertins de jadis. M^{me} Gina Kaus ne se cache pas d'avoir subi un autre dommage par le fait des événements politiques. Les sujets empruntés à l'histoire contemporaine lui paraissent difficiles à mettre en romans, faute de perspective simple, et parce que l'actualité ne les laisse point traiter sans passion; d'autre part, comment s'abstraire, en peignant la vie, de circonstances dramatiques qui modifient ou du moins colorent la vie de l'individu le plus obscur, du couple le plus oublié. Triste et grande époque où l'homme est, bon gré mal gré, un animal civique, et où le romancier ne pourrait écrire que des pamphlets ou des berquinades! Il lui reste le passé... M^{me} Gina Kaus compose actuellement une biographie de la grande Catherine. Si le train de ce monde continue, on remontera à Sésostrius pour ne gêner personne. Mais il

y a lieu d'espérer que les choses changeront, et que les auteurs doués pour observer leur époque auront de nouveau licence de fournir à l'histoire ses matériaux futurs au lieu de lui emprunter ses documents du passé.

* * *

Paquebot de luxe appartient à un genre qui se trouve déjà apprécié et pratiqué partout : celui dont relèvent aussi bien le *Grand Hôtel*, de M^{me} Vicki Baum, que les *Vingt-quatre Heures*, de M. Louis Bromfield. La règle est d'étudier, sur un laps de temps fort court, les actions et sentiments d'un milieu fermé, où se résume cependant, comme dans un microcosme, la société tout entière. Pour éviter le statisme et la dispersion excessive qu'engendrerait une poussière d'actions, même parmi une multitude de personnages, on a coutume de charpenter solidement le récit par une de ces intrigues dont le théâtre ou le cinéma peuvent s'emparer, mais dont il serait trop commode de récuser par principe la progression dramatique, l'agencement, les ficelles en un mot. Ici la poursuite d'un couple par un mari qui se trouve embarqué sur le même paquebot, l'histoire curieuse d'une spéculation en Bourse, d'une hausse et d'une baisse foudroyante, et enfin quelques aventures soudaines dont chacune fait honneur à l'imagination et à l'adresse du romancier. Chacune de ces actions est menée de main de maître, l'intérêt rebondit savamment; on se repose tour à tour d'un pathétique dans l'autre, l'ironique et le sentimental alternent à miracle. Il y a peut-être des effets faciles, il n'en est point de vulgaires, et ce récit de six jours en mer à bord d'un hôtel flottant où grouillent ensemble les misérables et les milliardaires, les sains et les malades, les fous et les sages, trépide avec régularité, avance d'une allure constante, comme le *Columbia* lui-même entre Brême et New-York.

A l'égard de la technique on remarquera aussi un découpage de scènes que le roman contemporain aime emprunter à l'art des écrans : le changement continu de la prise de vue, le déplacement de l'objectif, dont M. Jules Romains a fait, chez nous, une doctrine parce que « l'unanimité » en contenait le principe il y a vingt-cinq ans déjà. La conséquence n'est pas seulement une grande variété, mais une impression d'harmonie et de cohésion entre les cellules de ce corps qu'est la société : dans leur anarchie apparente, la vie se manifeste, elle ordonne tant de confusion. Mieux encore, le procédé permet de montrer les individus, le groupe même en liaison avec le monde qui palpète autour d'eux. Nous aimons appeler sens cosmique le sentiment qu'on prend de cette dépendance. Le chapitre XII de *Paquebot de luxe* montre un exemple frappant de l'être solitaire qu', en proie à un drame purement privé, est assailli bon gré malgré par les nouvelles de l'univers. Et l'histoire du coup de Bourse éclaire mieux encore cet emblème qu'est un grand navire en train de relier un continent à l'autre; il transporte des destins personnels qui ont cru désertir une collectivité, mais qui vont être absorbés dans une autre. Tout se défait et se refait, rien ne se perd, sauf les passions égoïstes, les vices de l'orgueil. Ceux-là seuls sont à jamais solitaires et réprouvés. Ils portent leur punition en eux-mêmes. Je m'étonnerais si M^{me} Gina Kaus n'avait pas voulu donner discrètement cette leçon à son récit touffu qui ressemble si peu à un apologue.

Il est facile de se rendre compte du style de l'auteur, qui est avant tout oral, chargé d'une certaine redondance voulue, avec mille rappels de mots et d'expressions qui ressemblent souvent à des leitmotives. C'est là une des caractéristiques de style sentimental, qui cherche à émouvoir par les procédés qui servent aux orateurs à persuader. Qu'on ne s'y trompe pas, c'est ici l'effet d'une méthode et d'un tempérament. Élaguer cette légère verbosité eût formé une trahison. Et surtout, ce sacrifice eût caché la démarche lente et méthodique d'une psychologie minutieuse, qui cherche à épouser le procès de la pensée, avec ses replis, ses obsessions, ses

rabâchages mêmes : les analystes modernes sont tous d'accord pour dépister ainsi les ruses de l'inconscient. M^{me} Gina Kaus, sans pédantisme aucun, excelle justement dans le monologue intérieur et dans la peinture de la fabulation onirique : on en verra de remarquables exemples dans les rêves, endormis ou éveillés, du D^r Thomas Wohlmat ou du lamentable Boris Mergentheim.

Comme dans tout roman germanique, enfin, vous serez frappés par la place qu'occupent ici les descriptions de maladie, d'agonie, de tares physiques et mentales. Le cancer de la vieille passagère de troisième classe, la morphinomanie du baron Puhu, le diabète de M. Stephansone, constituent en somme les ingrédients obligés de ce romanesque où jadis on ne cherchait que le bleu et le rose, et où le noir abonde aujourd'hui. On peut dire que les œuvres allemandes de ce temps nous ont familiarisés avec la médecine théorique et pratique. Mais la vie moderne, elle aussi, en est encombrée. Jadis dans les livres on mourait de langueur ou de consommation, on toussotait à peine sous les bocages d'une forêt d'automne; aujourd'hui il n'est plus permis de frauder la science; les cas cliniques foisonnent dans les romans comme autour de nous. Que M^{me} Kaus, autant que M^{me} Vicki Baum (ce n'est point par hasard que ce nom revient sous ma plume) ou que M. Thomas Mann en montre la connaissance parfaite et la hantise, cela prouve simplement que nous vivons à l'ère positive prévue par Auguste Comte; c'est aussi l'ère médicale annoncée par le D^r Knock.

On verra dans *Paquebot de luxe* une belle galerie d'originaux et d'excentriques. Certains s'apparentent à la tradition littéraire, comme ce vieux Marius, repris de justice par amour paternel, qui pourrait sortir de Dickens ou de Duvernois, ou encore Louise Clément, la cantatrice déclinante; mais avouez que Mrs Morris, l'extravagante Américaine, ressemble à la réalité, et que la jeune Milly, que le ghetto surpeuplé envoie aidé d'une vocation irrésistible, vers la haute galanterie, a de qui tenir. Les comparses sont en général plus frappants encore que les protagonistes, bien observés, mais obligés par leur dignité à tenir un rôle de compères. Chacun d'eux vit dans notre mémoire, chacun d'eux porte comme une fiche un détail physique, une manie de langage, une habitude morale qui le classent à tout jamais. Et dans cette cité provisoire que constituent les passagers du *Columbia*, il est facile de se reconnaître, attendu que les habitants, agités par des ambitions ou des misères diverses, n'ont en commun que le seul sentiment qui mène le monde, et peut-être même les sphères célestes, à savoir l'amour.

Paquebot de luxe est avant tout le roman des méfaits et bienfaits de l'amour ou du moins du vouloir-vivre; ce qui en soi le conforme à la lignée de toutes les œuvres célèbres. Depuis le médecin jaloux jusqu'au joueur enragé, depuis l'altière Frédérique jusqu'à l'infirmière glaciale (qui a tant de raisons de ne plus aimer), le même vouloir-vivre soutient et poursuit ces êtres, empruntant des formes diverses, proposant comme objet des illusions hétéroclites, mais qui se ressemblent au fond, les paillettes du voile de Maja. L'un cherche la fortune, l'autre le divertissement tumultuaire, celui-ci le toxique qui lui permet de mourir par dépit, celui-là la passion pour oublier le travail, cet autre enfin le travail pour oublier la passion. Au fond, le mouvement est le même. Un des personnages les plus touchants du livre dit à la page 324 : « Je crois que l'on ne se suicide que si l'on demande impétueusement quelque chose à la vie. » C'est exactement l'opinion de Schopenhauer qui réprouvait ce crime comme le contraire du renoncement.

La vue philosophique que comporte la peinture de ces êtres n'appartient pas en soi à un romancier vulgaire. M^{me} Gina Kaus est certes classée comme un de ces « auteurs à succès » que souvent les raffinés dédaignent parce qu'ils ont trop d'agrément et d'habileté, et ne laissent pas au lecteur le plaisir sportif de travailler pour eux à concevoir et à imaginer. Grand merci ! Une longue expérience de critique m'a fort blasé là-dessus. L'ouvrage bien fait est

au fond mille fois plus respectable que l'œuvre à demi accomplie, obscure, où l'on assiste aux luttes pénibles du génie contre la matière que l'on domine, contre la forme qu'il ne sait pas créer. J'ai remarqué d'ailleurs bien souvent que la littérature de second ordre est cultivée par des talents de premier ordre; le corollaire veut que l'inverse soit vrai aussi; ce qui est bien fâcheux pour la haute littérature.

Ne réglons pas ici une si haute querelle. *Paquebot de luxe* est un excellent livre, charnu, substantiel, entraînant, et qui fait penser, si l'on y tient. L'auteur y a démontré, consciemment d'ailleurs, que le mal des hommes est de vouloir posséder ou conserver égoïstement des biens : le cœur d'autrui ou l'argent des autres. Le bonheur est toujours au prix d'une abnégation. Voilà pourquoi M. Wohlmut renonce à la femme qu'il avait poursuivie sur sept mille kilomètres, M. Stephanson à ses colossales entreprises, M. Krieglacher aux tables de jeu, M^{lle} de Morgentheim au déshonneur profitable. Seule, une vieille femme qui attendait d'avoir revu son fils pour mourir a choisi la meilleure part. Il y avait peu de justes sur cette arche qu'était le *Columbia*, mais ils ont suffi pour qu'elle fût sauvée. Le monde aussi ne se sauve que par quelques cœurs qui aiment pour donner et non pour prendre. Si un roman est plus utile en suggérant la morale qu'en la prêchant, celui-ci possède au fond une raison suffisante, outre le mérite, de bien peindre les mœurs et de divertir grandement.

ANDRÉ THÉRIVE.

L'U. R. S. S. et le colonialisme

Comme la Révolution française de 1789, la Révolution russe de 1917 s'est formé bientôt et a poursuivi un programme de revendication mondiale, dont l'accomplissement débordait ses frontières.

Mais là se borne la ressemblance entre ces deux grands mouvements d'idées, envisagés sur le plan *international*.

La Révolution française ne devait pas, en effet, de nécessité, sous peine de mort prochaine, devenir universelle. La structure économique de la France au XVIII^e siècle, l'état du régime des transports, la configuration des grands courants commerciaux dans l'Europe de l'Ancien régime n'imposaient pas au gouvernement jacobin l'obligation de propager et d'implanter ses doctrines à l'extérieur, à cette seule fin d'être en mesure d'en réaliser le plan sur le territoire même de la République.

A l'encontre de sa devancière, la Révolution communiste russe a, depuis sa naissance, manifesté qu'elle ne pouvait régner sur l'empire des Soviets sans, en même temps, développer son emprise sur les deux hémisphères. Ainsi l'exigeait, aussi bien, le mécanisme même des forces économiques en présence dans le monde contemporain. Celles-ci, on le sait assez, pour se développer à plein font éclater les étroites frontières des États. Les barrières douanières ne se sont pas, en un jour, dressées par l'effet d'une force de la nature; c'est, au contraire, sur les calculs des dirigeants de l'Europe nouvelle qu'elles ont été construites.

Il y a plus.

La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen était à base d'idéologie et de politique pures. Il se comprend, ainsi, que les premiers théoriciens de la Révolution française se soient

laissé séduire par la chimère de voir leurs doctrines façonner les cerveaux de leurs adeptes, et faire le tour du monde par la seule vertu de la propagande : par l'esprit et par le verbe.

Le célèbre Manifeste communiste de Marx et Engels, et la Révolution bolcheviste sont, elles, *économiques* au premier chef. De par leurs principes et par leurs œuvres, elles ne peuvent se réclamer d'une base idéologique plus large, sous peine de commettre une infraction au « matérialisme historique », seul moteur de l'évolution sociale. La réforme de la société est ainsi devenue un simple problème de dynamique. La tâche du religionnaire selon saint Marx, sincère, et orthodoxe, consiste dès lors bien plus à frapper par force qu'à convaincre par logique, ou qu'à émouvoir par éloquence.

Celui qui aborde avec un esprit neuf l'étude du mouvement communiste ne manque pas, dès qu'il a un peu poussé son examen, de relever un contraste entre deux ordres de réalités peu conciliables. Voici la littérature indigeste et combien absconse des « thèses », des « résolutions », des manifestes, des pamphlets, avec leur vocabulaire truffé d'initiales, leurs proses abstraites, sans nerfs ni muscles, dont on serait tenté de proférer ce que Taine disait de la scolastique décadente : « cette lourde pâte métaphysique ». Voici, d'autre part, la ferme et précise volonté de vaincre, l'énergie tendue, l'enthousiasme, la foi aveugle dans la violence, qui arment les bras des sectateurs de la III^e Internationale, disséminés par le monde entier.

Obscurité dans la doctrine, élan dans l'action, comment concilier cette antinomie ? On serait tenté, si le sujet prêtait aux boutades, de se demander, si, réfractaires au pénible effort que requiert la méditation des manifestes émanés de la III^e Internationale, les propagandistes du nouvel évangile n'en sont que mieux disposés à rechercher, dans l'action directe, un dérivatif physique au surmenage intellectuel qu'elle impose à leur esprit. Quand le cerveau devient rebelle, le muscle volontiers se détend...

* * *

Comment donc, envisagée sous l'aspect colonial, la doctrine communiste s'insère-t-elle parmi les *autres doctrines* des grands partis politiques du monde ?

On sait qu'au cours des temps l'expansion coloniale s'est manifestée sous trois aspects différents, obéissant à des *mobiles* soit d'apostolat religieux, soit d'ambition nationale, soit de conquête économique.

Sur le premier de ces plans, les cinquante dernières années n'ont pas apporté à l'annaliste d'événement particulièrement saillant par son incidence politique. Il y eut cependant, d'une part, la création de l'Œuvre catholique de la Propagation de la Foi ; et, d'autre part, la diffusion du mouvement sioniste israélite qui, depuis Versailles, a préoccupé les gouvernements européens. Il ne se trouvera personne pour prétendre que la première de ces œuvres constituerait l'avant-garde d'un mouvement destiné à remanier la carte coloniale. Et pour ce qui est de la seconde, ses réalisations territoriales sont actuellement trop minces pour leur mériter une place dans un raccourci sur les doctrines coloniales d'aujourd'hui.

Du point de vue qui est celui des maîtres de l'U. R. S. S., envisager le problème colonial sous l'aspect de l'État national comporte une absurdité aggravée d'une contradiction. Car, pour un cerveau marxiste, le mobile de prestige national est un mobile fictif. La pure doctrine ne résorbe-t-elle pas, dans l'« économique », le « politique » tout entier, et l'« économique » ne fournit-il pas, au « politique », tous les éléments de solution que ce dernier réclame ?

Le communiste orthodoxe considère le régime actuel des États nationaux, constitués sous le signe du régime capitaliste, comme

une norme arbitraire, vidée de toute réalité. Le théoricien ne comptera avec elle que pour la seule raison que cette conception, toute factice qu'elle soit, encombre le vocabulaire courant, et que, faute de pouvoir l'exorciser, il est désirable, par mesure de clarté, de la tenir un instant pour inexistante. Supposons le problème résolu, disent les géomètres...

Le concept moderne de l'État national, lorsqu'il veut expliciter les facteurs constitutifs de cet État, a constamment placé l'accent sur le « politique ». C'est pour un accroissement de territoire, c'est en vue du prestige de l'Empire, c'est moins pour créer des débouchés à la métallurgie ou aux vins français que Napoléon le Grand et Napoléon le Petit ont mis le feu à l'Europe. Le premier surtout qui disait : « Quand on m'aura démontré qu'un homme peut vivre sans pain, je croirai qu'un Français peut vivre sans gloire. »

Au cours du XIX^e siècle, et surtout durant sa première moitié, les conquêtes économiques apparaissent comme les suites, les « séquelles » des desseins politiques, auxquels elles viennent apporter des justifications ou des prétextes. Le colonialisme de la seconde moitié de ce siècle qu'on a appelé le « stupide » et qui, s'il a manqué parfois d'intelligence, n'a pas toujours manqué de malice, ce colonialisme justifie l'expansion indéfinie de la puissance nationale outre-mer en partant de ce même point de vue initial : l'existence simultanée, dans le Monde, d'une civilisation objectivement supérieure et de peuples inférieurs appelés, par vocation, à la recevoir comme un bienfait.

Cette vue générale et abstraite, le colonialisme l'encadre dans la réalité concrète et positive d'États distincts, et qui sont en fait les organes — pour ne pas dire ces « flambeaux », si souvent allumés, — des civilisations supérieures. Il convie les métropoles à élever à la hauteur de leur civilisation propre les indigènes d'outre-mer, ce qui aura cet effet qu'en se donnant ainsi à leurs colonies elles se trouveront avoir utilement poursuivi des avantages très proprement européens.

C'est à cette croisée que nous rencontrons le programme communiste suivant lequel l'état-nation est un mythe, une fiction forgée par quelques puissants aux dépens des faibles. Pour la doctrine du *Comintern*, liquider cette notion périmée, c'est le moyen obvie pour ramener les esprits à la réalité du seul lien matériel qui unit, dans une même classe, les individus qui ont de communs intérêts économiques. Liquider l'État-nation, c'est à *fortiori* liquider ses dépendances d'outre-mer, lesquelles manifestent, sur la carte du monde actuel, la subordination d'une multitude d'assujettis de couleur à une minorité de maîtres de race blanche.

* * *

Ainsi en arrive-t-on à considérer le « droit des peuples de disposer d'eux-mêmes » et l'attitude de l'U. R. S. S. devant le problème des nationalités d'outre-mer.

Quelle extension réserver à ce principe solennellement proclamé par le président Wilson à la face de la Société des Nations, sortant des fonts baptismaux ?

Dans l'esprit de ses apôtres du XIX^e siècle, la doctrine des nationalités ne s'appliquait qu'aux peuples suffisamment éclairés pour user rationnellement des moyens de se gouverner, dont une libération future devait leur restituer ou leur reconnaître l'usage.

Le principe des nationalités parvient pendant la seconde moitié du XIX^e siècle au plus haut période de son essor, à sa phase de lutte européenne désagréant le statut diplomatique forgé par les Traités de 1815. Or il se trouve, phénomène significatif, que ce principe affirme son triomphe à ce moment précis, où l'aventure coloniale commence d'apparaître comme le prolongement rationnel, obligé, de la politique des grandes nations.

On conçoit dès lors aisément que le droit des peuples d'outre-mer à disposer d'eux-mêmes n'ait pu germer dans l'esprit des héritiers directs de ces doctrines que les armées de la Révolution française avaient semées sur les routes européennes.

Mais des théoriciens plus réalistes ont mis la doctrine à profit. Ils l'ont dégagée des limbes. Ils ont enseigné que l'accession des peuples à une civilisation qui les dépasse a pour effet nécessaire de faire d'eux, à un titre particulier, les nationaux des grandes métropoles. Ainsi, le fait pour les colonies, de s'élever avec violence contre le peuple colonisateur les constituera ennemies de la « société » comme telle; ainsi cette dernière aura le droit de réduire la sédition par tous les moyens en son pouvoir.

* * *

L'originalité de la III^e Internationale, ce par quoi elle se sépare de la II^e, c'est qu'*ab initio* elle dissocie de la métropole la colonie. Elle traite le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes comme un impératif catégorique qui ne connaît pas de limites dans l'espace. La question des nationalités cesse d'être une fin, pour n'être plus qu'un *moyen*. Elle est devenue un moyen destiné à polariser les forces éparpillées du prolétariat d'outre-mer, et à les dresser en masse contre les puissances capitalistes. Les doctrinaires de Moscou traitent le nationalisme comme un potentiel explosif qu'il faut « libérer », qu'il faut déchaîner contre les vieilles métropoles.

La II^e Internationale n'avait pas proclamé un anti-colonialisme immédiat, intransigeant; elle n'a pas dit aux partis conservateurs « Allons-nous-en! », et, surtout, elle ne l'a point fait. Enfin, elle n'a pas introduit à l'avant-plan de son programme la libération sans condition des peuples coloniaux; elle n'a manifesté aucune tentative de grand style pour entretenir aux colonies une propagande de classe, scientifiquement organisée.

La III^e professe, au contraire, que seule la conjonction des forces prolétariennes, qui existent à l'état déclaré ou latent aux colonies, peut avoir raison du régime capitaliste. Elle dénonce la précarité du lien national, qui réunit les individus assujettis à un même gouvernement central de race blanche. Elle affirme, d'autre part, que le lien de classe, seul réel, qui unit les travailleurs du monde entier se trouve, aujourd'hui, artificiellement sectionné par les frontières qu'il faut abattre.

Mais l'esprit délié de Lénine a discerné comment, dans cette lutte, ses partisans doivent procéder avec méthode et sagacité, s'attachant au but dernier de l'action communiste et, répudiant les apparences qui pourraient détourner des moyens propres à y conduire. Ainsi s'exprime Staline: « Lénine a raison de dire qu'il faut envisager le mouvement national des opprimés non pas du point de vue de la démocratie *formelle* (Macdonald), mais au point de vue des résultats effectifs dans la lutte générale contre l'impérialisme. Autrement dit, il faut apprécier ce mouvement non pas seulement en lui-même mais sur l'échelle mondiale. »

* * *

C'est donc pour des raisons *extrinsèques* que l'U. R. S. S. cultivera le nationalisme des peuples coloniaux. Ainsi soutiendra-t-il l'émir d'Afghanistan, monarque en lutte avec l'impérialisme britannique, mais il combattra le gouvernement ouvrier de l'Angleterre dans sa lutte contre les nationalistes égyptiens. Au même titre qu'au XVII^e siècle, Richelieu persécutait les huguenots à l'intérieur du royaume, mais subsidiait les princes luthériens d'Allemagne dans leur rébellion contre l'empereur très catholique.

Pour les dirigeants du *Comintern*, l'Etat-nation est un concept créé par et pour l'intérêt de quelques producteurs. Suivant un processus décrit par Lénine, les Etats modernes sont venus à

l'existence avec le régime capitaliste basé sur l'exploitation d'une classe par une autre. Et par là s'expliquerait ce phénomène qu'il n'y a pas de nation qui ne soit divisée en classes.

C'est l'évolution économique, exprimée par le régime *capitaliste*, qui conditionnerait la conception moderne de l'Etat. Et la politique des nationalités, stimulée par l'U. R. S. S., aurait pour effet de jeter la cognée dans cet Etat, déjà fissuré par la décadence du capitalisme.

Telles sont les principales raisons doctrinales de l'anticolonialisme de l'U. R. S. S.

Aux partis conservateurs elle fait le reproche de tenir, aux socialistes, de maintenir, sous l'obédience des métropoles de race blanche le prolétariat inconscient et inorganisé des colonies.

A la II^e Internationale elle reproche en termes de vitriol son attitude quiétiste, qui laisse aux colonialistes avides les mains libres. C'est un grief qu'elle n'abandonne pas volontiers, car les thèses et résolutions du Congrès mondial de l'Internationale Communiste tenu en 1928 reconnaissent — et rien n'est plus exact — « que les pays coloniaux sont actuellement pour l'impérialisme le secteur le plus dangereux. » Le colonial expérimenté qu'est M. Sarraut ne sous-estimait pas ce danger, et dans la déclaration ministérielle de son éphémère cabinet de novembre 1933, il ne jugeait pas superflu d'évoquer, une fois encore, « la marée montante des peuples de couleur. »

* * *

Quels sont les *griefs* d'ordre concret que l'U. R. S. S. dirige contre la politique coloniale des métropoles?

La doctrine communiste étant d'extension mondiale et ne se trouvant pas, au surplus, réalisée hors du territoire même de l'U. R. S. S. — elle est même loin d'y être intégralement appliquée aujourd'hui — on doit se borner à mentionner quelques griefs spéciaux qui, en thèse, sont le plus souvent communs à la II^e et à la III^e Internationale. Ce sont, ainsi, l'inégalité du temps de service dans les troupes blanches et indigènes, l'inexistence relative de la liberté de presse et de réunion, l'absence d'une représentation intégrale et numérique qui noierait les députés de la population colonisatrice au milieu de ceux de la population colonisée, l'inexistence d'assemblées autonomes, etc. Notons, en passant, que, ainsi qu'on l'a vu plus haut, les thèses des communistes préconisent le droit intégral pour les coloniaux de disposer d'eux-mêmes.

Comment parviendraient-ils à mettre les indigènes en état de se servir rationnellement de leur droit de vote? On peut poser la question et attendre la réponse. A la vérité, régnant par la dictature sur des multitudes d'individus, fils eux-mêmes d'anciens serfs illettrés, la question ne les préoccupe guère pour le moment, sous l'aspect de ses applications pratiques. La tâche de destruction qui leur incombe actuellement est trop vaste, de trop longue haleine pour leur laisser le temps nécessaire afin d'aborder de front ces problèmes de politique positive.

Les thèses et résolutions du VI^e Congrès reprochent enfin au colonialisme d'être une cause spécifique de guerres, de luttes pour ces débouchés, dont la cartellisation, de plus en plus généralisée dans le monde, fait une question de vie ou de mort pour les grands Etats. C'est la mise en musique « coloniale » de la célèbre brochure de Lénine: *L'Impérialisme, dernière étape du capitalisme*.

Ici encore, la tactique dictée par le Manifeste de 1928 tient compte des dernières contingences. Qu'il suffise de rappeler, dans cet ordre, qu'en 1930 même un Congrès de l'Institut international colonial mettait à son programme le problème de l'aménagement des territoires économiques des métropoles et des colonies, avec celui de l'élimination et du maintien de certaines industries établies en territoire colonial et dont la prospérité porte ombrage

à celles de la métropole. Et ne perdons point de vue qu'une interdépendance de l'économie métropolitaine et de l'économie coloniale se trouve, en fait, loin de contrarier les plans du Manifeste, lorsque ce dernier affirme que c'est outre-mer qu'il faut porter, aux métropoles, le coup mortel.

La partie la plus faible du programme communiste est bien celle qui s'attache au point de vue productiviste. Ainsi reproche-t-il à l'impérialisme d'épuiser les réserves de forces productives de la colonie, exclusivement employées à fournir des matières premières, et qui sont écartées par ce fait des industries de manutention, réservées aux métropoles.

* * *

La doctrine communiste suit avec un intérêt attentif la prolétarisation de la classe paysanne, déracinée, arrachée au régime terrien ancestral par l'arrivée des Européens, échangeant la sujétion du système de tenure féodal contre celle du salariat. Elle abomine la politique des grandes concessions, laquelle exproprie les ruraux au profit de vastes trusts financiers et réserve, en fait, la majeure partie du sol à une minorité infime d'Européens. Elle reproche aux exploitants européens d'avoir négligé les conditions sociales qui s'imposent aux travailleurs indigènes et d'avoir, par cette carence, contribué à réduire la natalité indigène.

Le communiste Doriot tirait ainsi, en l'année 1928, pendant une séance de la Chambre française, argument de paroles prononcées, au cours d'une conférence publique, par l'héritier du trône de Belgique, et qu'il reproduit en ces termes *in fine*. « Le contact brusque de notre civilisation avec les mœurs indigènes a sapé le fondement de la famille. Il semble qu'il suffise de l'intervention et de la proximité des Européens pour réduire la natalité. »

Le discours auquel faisait allusion M. Doriot a été suivi en 1933, d'une intervention que l'orateur princier a développée au Sénat de Belgique; qui intéresse la politique des grandes concessions, et qui tend à encourager la création d'un paysannat indigène. Le principe de cette intervention se meut sur un plan parallèle à celui de M. Doriot, dont il ne rejoint pas, — il est bien superflu de le dire, — les conclusions.

On retiendra cependant l'identité d'un point de départ qui repose sur ces évidences qu'aucun esprit de bonne foi ne peut méconnaître : il y a lieu de faire quelque chose. L'orateur princier proposait une solution constructive, l'orateur communiste propose une solution de destruction. La parole est aux contradicteurs pour en formuler une troisième...

* * *

Tels étant les rétroactes de la doctrine, quelles sont aujourd'hui les tâches positives et immédiates imposées, par l'U. R. S. S., aux communistes militants?

Elles consistent à créer sur le territoire des colonies, et en écartant les éléments acquis à la social-démocratie, de véritables partis communistes locaux. Les membres en doivent être encadrés dans les syndicats qui existent actuellement, légaux ou illégaux. Les propagandistes tendront tous leurs efforts en vue d'y agréger les ouvriers indigènes ou blancs qui n'y sont pas encore affiliés. Le Manifeste de 1928 recommande de « travailler » les milieux des apprentis et des coolies. On recommande instamment, et ceci est dans la ligne de la barrière de classe, substituée à la barrière de couleur, de fonder à l'intérieur de mêmes groupements : ouvriers indigènes et ouvriers européens. Une liaison doit être établie entre les cellules des métropoles et celles des colonies.

Comment la politique « coloniale » actuelle de l'U. R. S. S., à

l'heure présente s'explique-t-elle dans le tissu de sa politique économique de ces dernières années?

Le Manifeste de 1928, proclamé par le VI^e Congrès mondial de l'Internationale communiste, présente ceci de caractéristique qu'il fait directement suite à la période dénommée N. E. P. (Nouvelle Politique économique), inaugurée en 1921 sur les injonctions de Lénine lui-même, et qui tendait au rétablissement quasi radical de l'économie privée. Cette période d'apaisement s'est clôturée, peu avant l'année 1928, pour faire place à une énergique et sévère réaction contre les *koulaks*, classe moyenne de commerçants et paysans qui avait bourgeonné à la faveur de la N. E. P.

Puis ce fut le *Plan Quinquennal* et son formidable effort de redressement et de création économiques.

Or l'on constate que c'est au seuil de cette période, réellement obsidionale, que, retournant à son programme de réalisation mondiale, et réagissant sur la période de la N. E. P., l'U. R. S. S. a placé au premier rang de ses préoccupations le problème colonial, et formulé à cet égard un ensemble de directives nettement coordonnées.

Et cependant les faits sont là. Le programme du VI^e Congrès, élaboré en 1928, affirme en termes catégoriques qu'après une phase de quiétisme relatif, il convient qu'on en revienne au plan radical tracé par Lénine lors du II^e Congrès.

Le Manifeste du VI^e Congrès s'en explique. Les complications sorties du Traité de Versailles, qui ont été s'accroissant et se multipliant, ont créé de nouveaux germes de guerre qui favorisent le développement de la révolution mondiale. Les crises agraires, le paupérisme qui se développe dans les masses paysannes, ont fait le reste. En Chine, crise de 1925; aux Indes, crise agraire de 1919-1921 compliquée de soulèvement nationaliste; révoltes au Maroc français sous Abd-el-Krim; en Indonésie, crise du sucre et du caoutchouc et révolte de 1926, marquée par ce détail fourni par le Manifeste lui-même : « l'insurrection fut dirigée en grande partie par les communistes », et qu'on peut rapprocher de la mutinerie du *Zeven-Provinciën*, en janvier 1933; Vêpres françaises de Yen-Bay, en Indo-Chine, en 1930...

Les colonies de l'Afrique Centrale ne sont pas oubliées par les *Thèses et Résolutions* de 1928, et l'action du *Comintern* s'y est déjà manifestée : au Congo belge comme ailleurs (1).

* * *

Se plaçant au point de vue mondial qui est poursuivi par l'U. R. S. S., on serait peut-être surpris de la sollicitude qu'elle manifeste, à l'endroit de ce secteur immense du champ que ses propagandistes ont à défricher. Mais on ne s'en étonnera point pour peu que l'on considère la méthode même qui préside à son action révolutionnaire.

Doctrinaire systématique, Lénine s'est souvent défendu de prétendre que les peuplades arriérées fussent appelées, — sans passer par la période de transition du mode capitaliste, — à venir du régime terrien féodal au régime communiste : ce processus est pour lui un idéal, ce n'est pas une norme pratique.

Or, il s'est fait que la généralisation de la crise économique que

(1) « Dans les colonies du centre de l'Afrique l'exploitation prend les pires formes et réunit les méthodes d'exploitation esclavagistes, féodales et capitalistes. Dans la période d'après-guerre, le capital des métropoles impérialistes s'efforce, avec une force toujours plus grande, de pénétrer les colonies africaines; il y favorise la concentration de grandes masses exploitées et prolétarisées dans les plantations, dans les mines, etc. Le Congrès fait un devoir aux partis communistes des métropoles d'en finir avec l'indifférentisme dont ils font preuve à l'égard des mouvements de masse dans ces colonies et de commencer à aider énergiquement ces mouvements aussi bien dans les métropoles que dans les colonies elles-mêmes. Ils doivent étudier attentivement la situation dans ces pays afin de démasquer les exploits sanglants de l'impérialisme, et de créer la possibilité d'une liaison organique avec les éléments prolétariens naissants de ces colonies les plus implacablement exploitées par l'impérialisme. »

nous traversons, et la multiplication des points vulnérables du capitalisme qui est la conséquence de cette crise, font miroiter aux yeux des dirigeants du *Comintern* des perspectives que Lénine n'osait entrevoir : un régime communiste implanté aux colonies, et qui serait affranchi de la période transitoire de la N. E. P. que l'U. R. S. S., elle-même, a dû s'imposer : d'où la recrudescence des efforts, des espoirs du *Comintern*. Adversaires de l'U. R. S. S., *vestra res agitur...*

RENÉ WARLOMONT.

En quelques lignes...

Le monde vu par les Anglais

Un de nos amis, qui revient du fin fond de l'Angleterre, nous exprime la stupeur que lui cause l'état d'esprit britannique, particulièrement vis-à-vis des problèmes politiques et de l'évolution des idées. Il serait exagéré de dire, comme tel grand critique français, qu'on n'a jamais rencontré aucun Anglais qui parle raisonnablement de politique. Les lecteurs de cette revue auraient tôt fait de citer Chesterton ou Hilaire Belloc. Mais c'est un fait que la moyenne du jugement, en Grande-Bretagne, est considérablement plus basse que sur le Continent, en tout ce qui regarde l'art de gouverner.

Sur tel et tel point de politique élémentaire (par exemple la possibilité d'une nouvelle guerre ou le fonctionnement réel de la démocratie) un garde-barrière berrichon ou un porion borain en saura davantage, rencontrera des certitudes plus sûres, fera preuve de connaissances plus fraîches que la plupart des honorables membres de la Chambre des Communes.

Notre ami a rencontré à Edimbourg un éminent professeur de droit international qui n'en revenait pas de voir les Français protéger leurs frontières. « La paix est solidement assise : ne sommes-nous pas au XX^e siècle? » s'écriait, devant un horizon, il est vrai le plus rassurant du monde, ce personnage distingué. Scapa Flow était à deux pas de là : depuis que la grande flotte allemande est au fond des eaux, l'Anglais moyen trouve qu'il est ridicule de craindre son voisin, tout de même que les gens affligés d'une inaltérable santé soutiennent qu'il n'y a que des malades imaginaires.

Pendant ce temps, l'aviation allemande grandit, et le péril renaît dans un nouveau domaine, même pour le parfait optimiste d'Edimbourg. Il faudra aux Anglais, il est vrai, un siècle pour que la nouvelle leur en vienne : un siècle, c'est la moyenne habituelle de leur information politique. Cela n'empêche que l'Empire britannique est un grand empire, malgré la naïveté incroyable de ses habitants, peut-être même à cause d'elle. Le monde n'est pas aux malins : il est aux candides et aux persévérants.

Avantages de la puérilité

Les journaux anglais, surtout ceux du nord de l'Angleterre et les écossais, ne devraient pas servir d'unique indice pour mesurer le niveau intellectuel du Britannique moyen, sans quoi l'on serait réduit à le mettre au-dessous des Samoyèdes et des Touareg.

Le développement incroyable donné par exemple, par un grand journal d'Edimbourg, au récit d'un mariage élégant ou au compte

rendu d'une partie de cricket passe toute imagination. Lisant un tel journal, vous apprendrez par trois petites lignes de septième page que l'Espagne s'est mise en république ou que l'Amérique a abandonné l'étalon-or, mais il vous faudra auparavant traverser quarante colonnes de niaiseries incroyables, où éclate cette vérité qu'il faut à un Anglais, pour dire n'importe quelle chose, huit fois plus de mots qu'un Français ou un Belge.

Discuter sur la longueur des caleçons de bain, énumérer les mérites du « coup droit » de Miss Round, s'attendrir sur la vie privée de tel magistrat municipal, « qui ne manque jamais de rapporter à son épouse une boîte d'aspirine le vendredi soir », ouvrir des enquêtes sur le point de savoir si regarder passer un avion le dimanche est compatible avec le repos dominical : voilà ce que font surtout les journaux anglais, et le plus drôle, c'est qu'on peut soutenir que c'est là un signe de santé publique en même temps que de profonde puérilité.

Sans doute vaut-il mieux, pour la bonne marche de la société, que les questions essentielles soient mises à l'écart de la discussion publique, et que les gazettes, reflet de l'opinion, bornent leurs incursions dans la sphère politique aux zones superficielles, où elles ne peuvent faire que peu de dégâts.

Le lecteur de journaux continentaux y voit discutées des questions importantes : tant mieux pour lui, mais tant pis pour ces questions, qui ne pourront recevoir de ce lecteur, après tout médiocrement informé, que des solutions médiocres. L'Anglais croit que tout est réglé une fois pour toutes, hors quelques petits détails dont il fait son ordinaire : erreur étrange, mais favorable au bien public.

« Prends l'éloquence... »

Connaissez-vous le Pen-Club? C'est une association internationale d'écrivains, dont le dessein est de favoriser les échanges intellectuels entre pays. Nous n'y voyons pas d'inconvénients, encore qu'il soit peut-être vain d'escompter une civilisation universelle qui n'existe plus, et d'agir aujourd'hui comme si le politique et le social n'avaient pas depuis deux siècles coupé tous les chemins sous les pas du spirituel.

Le fait est, par exemple, que les réunions du Pen-Club, où paraissent pourtant quelques messieurs très bien, au milieu d'un ramas de polygraphes obscurs, ne se signalent jamais par une atmosphère intellectuelle supérieure à celle que dégagent, par exemple, l'« Association de Pêcheurs à la ligne de Tirmont » ou les « Joyeux Amis de Molenbeek-Saint-Jean ». Cette fois, la Babel du Pen-Club fut bâtie en Ecosse, pays fort beau à condition de n'y pas trop parler, surtout entre gens de lettres. Mais il fallait parler, on était là pour ça, singulièrement les littérateurs-politiciens qui pullulent dans ce genre de coagulations.

Parmi ceux-ci on pouvait compter sur notre compatriote M. Louis Piérard, écrivain (assure-t-il) et député socialiste...

« ... Et tords-lui le cou! »

Et que vouliez-vous que fit le dit M. Piérard? Sur quel objet pensez-vous qu'il eût lieu de lancer les foudres de son éloquence consacrée par le suffrage universel?... N'y avait-il pas là une belle occasion de dire son fait au fascisme, représenté par M. Marinetti, futuriste et chemise noire?... C'est en effet à quoi se résolut M. Piérard. Il eut un gros succès, et la presse de tous les pays lui fit une petite réclame. N'était-ce pas l'essentiel?

« Que font ici les représentants d'un pays qui vincule la sainte liberté? tonna l'enfant de Frameries. Que font ici les complices

de ces miliciens qui brûlèrent la bibliothèque de Benedetto Croce?» Un cri d'horreur s'éleva dans l'assistance et l'on vota un ordre du jour flétrissant Mussolini et le mussolinisme, malgré les efforts du pauvre M. Marinetti.

Tout cela est très joli, n'étaient deux petites difficultés :

- 1^o La bibliothèque de Benedetto Croce n'a jamais été brûlée;
- 2^o Le dit Croce, encore qu'antifasciste notoire, vit paisiblement en Italie...

L'homme d'esprit malgré lui

La direction du *Journal* a joué un bien méchant tour à Tristan Bernard en l'invitant à suivre le Tour de France. Il est convenu que, chaque soir, à 19 h. 40, Paris P. T. T., les stations régionales d'Etat français, Radio-Luxembourg, le Poste colonial, Radio-Côte d'Azur, Bruxelles français — j'en passe — transmettent sur leurs ondes la « minute humoristique » du père de *Triplepatte*. La réputation que s'était acquise laborieusement Bernard (Tristan) à la barbe fleurie ne survivra pas à cette épreuve de chaque soir.

Représentez-vous le calvaire d'un homme d'esprit que l'on traîne ainsi rituellement, à heure fixe, devant le micro! Le « cher maître », comme disent ironiquement les speakers professionnels, en est réduit à ressasser — pour la millième fois — des calembours éprouvés, des histoires juives aussi vieilles que Mathusalem, des plaisanteries de table d'hôte. Le reportage parlé est une spécialité, où le novice n'excelle pas du premier coup. Mais il faut reconnaître que Tristan s'est révélé, pour ses débuts, au-dessous du médiocre.

Ce qui n'empêchera pas les snobs de se pâmer, les faiseurs d'ana d'attribuer au trusteeur d'esprit le dernier bon mot du salon où l'on cause. C'est une élection d'être le Chamfort de son temps. On vous demande surtout de n'avoir nulle modestie. Il est recommandé d'être une bonne fourchette; car les maîtresses de maison invitent volontiers le monsieur-qui-est-si-drôle. Tristan Bernard (soit dit entre nous) a usurpé cette royauté de la pointe, des concetti. C'est pourquoi, à l'étape du Tour de France, il promène, d'un air souverainement ennuyé, sa barbe et son bloc-notes. Comme disait l'autre, il ne suffit pas que tu te chatouilles pour me faire rire.

L'esprit de Becque

Henry Becque, l'auteur des *Corbeaux* et de la *Parisienne*, fut un de ces causeurs éblouissants dont on se disputait les soirées et les mots à l'emporte-pièce. D'ailleurs, il en est des « coups de Becque » comme des mots historiques : la plupart ont été déformés ou — tout simplement — inventés. Rappelons cependant quelques-unes de ces boutades, toujours caustiques, souvent amères : « *Le déluge n'a pas réussi : il est resté un homme... L'honneur n'a plus que des professionnels... Toutes les idées sont justes, toutes les bouches sont fausses.* »

Becque savait punir cruellement la vanité de certaines : salonnières » qui ne le priaient à leur table que pour le piment de ses roseries. M^{me} Auberon avait la réputation d'être une impitoyable maîtresse de maison. Elle ne manquait pas d'esprit; mais elle plaçait au-dessus de tout l'art de diriger la conversation au gré d'un thème imposé. Sur une sonnette qu'elle plaçait devant elle, on pouvait lire ces mots attribués à saint Louis : « Si vous avez quelque chose à dire qui puisse intéresser la compagnie, parlez tout haut; sinon, taisez-vous. » Un soir, au milieu du dîner, Becque veut prendre la parole. M^{me} Auberon, qui n'avait pas été consultée sur l'opportunité de cette intervention, l'arrête brusquement en lui disant : « Tout à l'heure. » Becque, docile, plonge le nez dans son assiette. Au bout de quelques instants,

comme celui qui parlait avait terminé, la maîtresse de maison se tourne vers Becque, et lui demande, soudain plus aimable :

— Eh bien! M. Becque, que voulez-vous dire?

Et celui-ci de répondre :

— Oh! c'était simplement pour redemander des épinards.

Qu'est-ce qu'un radical?

Les satiriques vous diront qu'un radical est un monsieur qui porte toute sa barbe, fait sa partie de jacquet au *Café du Commerce*, mange du curé à tous les repas et un bifteck d'une livre le Vendredi saint, et s'endort chaque soir avec, sous son oreiller, la Déclaration des Droits de l'Homme. Ils ajouteront peut-être, depuis les scandales Stavisky, que le Valoisien de stricte observance n'est pas nécessairement un « pur » et qu'à la Vertu, défendue par M. Albert Bayet, s'oppose la Facilité, recommandée par un Bonnaure.

Il est assez curieux de lire une définition du radical sous la plume d'Emile-Auguste Chartier, dit Alain, le pontife dans sa chaire de la Troisième République. « Je suis né radical, a écrit quelque part le fougueux professeur du lycée Henri IV, mon père l'était, mon grand-père maternel aussi, et non seulement d'opinion, mais de classe, comme dirait un socialiste; car ils étaient toujours de petite bourgeoisie et assez pauvres. » Et nous retrouvons la même idée dans le *Journal d'Alain* : « Aucun homme n'est heureux de soi que par pauvreté et l'erté, qui vont ensemble; et parce que chacun souhaite que la politique autour de lui ressemble à sa propre et intime politique, l'homme libre ne jugera pas mal d'un ministre d'après une suffisante proportion d'étranges pardessus et de pantalons aux genoux gonflés. Cette négligence est déjà noblesse à nos yeux. »

Un radical est donc un monsieur qui laisse passer sa chemise entre le pantalon et le gilet. Voilà pourquoi Edouard Herriot a conquis les suffrages de tous les délégués de toutes les Fédérations. Quant au Weygand qui se préoccupe de la couleur du ruban de son haut de forme, honte sur lui!

Alain le subtil pédagogue est, en politique, Chartier.

Mens sana...

Les partisans du sport à l'Université sont dans la jubilation : le Français Boisset, agrégé des lettres, vient de battre le record du 400 mètres plat, avec le temps excellent de 47 secondes 3/5. « Course historique », impriment sans hésiter les feuilles sportives. Il est de fait que l'enseignement de la rue d'Ulm ne prépare pas précisément à la carrière de sprinter. On assure, d'autre part, que le recordman Boisset fait très bonne figure dans les compétitions scolaires. Son mémoire sur l'influence en France des romantiques allemands mériterait tout éloge.

Cette question du sport à l'Université partage encore en deux camps rivaux la gent professorale. D'un côté, les jeunes qui s'intéressent aux résultats de Wimbledon; en face, les traditionalistes, les vieux de la vieille pour qui tout soupçon de flirt avec le sport est une infidélité à la Science. Nous n'irons pas donner tort aux premiers, à condition toutefois que ce goût des exercices corporels ne se borne pas, comme c'est le cas pour beaucoup de soi-disant sportifs, à la lecture de gazettes roses ou jaunes. Les jeux du stade veulent que la sueur ruisselle sur vos bras, sur votre corps luisant, moins endormi dans la paresse et la facilité.

Mais il y a le danger qui réside dans quelque excès. Nous nous sommes laissé dire que, dans les collèges d'Angleterre et d'Ecosse, les places de maîtres d'études, les chaires de professeurs allaient de préférence aux vainqueurs des championnats sportifs. Est-il

souhaitable que le nommé Boisset, pour son 400 mètres, reçoive du ministère de l'Éducation nationale une promotion extraordinaire? On ne le pense pas. Les Grecs couronnaient de laurier le vainqueur d'Olympie; ils lui dressaient une statue de marbre : ils ne l'appelaient pas dans l'allée des philosophes.

Contradiction

Pendant qu'Hitler et Goebbels s'efforcent de justifier les horreurs de la répression par la gravité du délit (crime contre la sûreté de l'État), le Comité central exécutif de l'U. R. S. S. fulmine, à son tour, des peines draconiennes contre ceux qui se rendraient coupables de haute trahison. Aux termes d'un décret qui vient d'être promulgué, tout acte capable de porter atteinte à la puissance militaire de l'U. R. S. S., à son indépendance, à l'intégrité du territoire sera puni de la peine de mort et de la confiscation de tous les biens. Mais ce qu'il y a d'insolite dans cette disposition de loi, c'est qu'elle s'applique non seulement au traître, mais aux membres de sa famille. Lesquels, s'ils vivent, sous le même toit, ou s'ils sont à charge du dit traître au moment de la trahison, seront déportés pour cinq années d'exil dans les régions les plus inaccessibles de Sibérie. La *Pravda* ne manque pas de souligner qu'il s'agit de l'honneur de l'U. R. S. S., loi suprême du peuple russe tout entier.

Nous n'y verrions rien à redire si l'éthique bolchéviste ne condamnait précisément, comme antinaturelles et antihistoriques, les notions de famille et de patrie. Il ne faudrait pas feuilleter bien avant les carnets de Lénine pour tomber sur des passages qui sont la négation même du devoir patriotique et du devoir familial. Aujourd'hui, après dix-sept années d'expérience, les révolutionnaires se mettent en peau de lapin. Nous ne sommes pas au bout de la palinodie.

La mort de M^{me} Curie

Il ne faut pas médire de notre temps. Certes, la hiérarchie des valeurs n'est pas toujours suffisamment respectée. La vedette de music-hall atteint tout de suite, par le seul éclat de ses plumes, une notoriété que ne connaissent pas les bienfaitrices de l'humanité. Mais qu'une de celles-ci vienne à disparaître, et voilà que l'Hommage unanime, douloureux prend les allures d'une réhabilitation. Ici, la mode n'a point de part. Ses caprices ne sont plus de mise. La reconnaissance sommeillait au fond de nos cœurs, comme un trésor jalousement gardé.

Il y a, au reste, dans le culte rendu aux grandes âmes, cette vertu de discrétion qui les honore.

La mort de M^{me} Pierre Curie est ressentie, par tout l'univers, comme une perte d'affection. L'orgueil masculin, d'ordinaire si chatouilleux, n'aurait garde de s'offusquer d'une supériorité à laquelle il rend hommage. C'est la suprême consolation d'un Jenner, d'un Pasteur de n'être même plus discutés. Alors que l'hypothèse scientifique finit par s'écrouler comme un château de cartes, les découvertes qui ont apporté à l'humanité souffrante quelques allègements dans sa peine s'imposent au consentement de tous. La science sociale n'a rien de gratuit. Ce n'est pas à prendre ou à laisser. Le voudrions-nous, nous ne pourrions plus ignorer les noms de ceux dont le travail fut un apostolat constant. Ce n'est pas ici le lieu de retracer la carrière scientifique d'une femme qui s'égale aux plus grands des savants. Il nous plaît simplement de souligner que les travaux de M^{me} Curie sont aussi, sont surtout des œuvres de générosité et d'amour.

Le génie d'une femme

Cette phosphorescence qui réjouissait le cœur et soutenait les efforts des époux Curie dans la nuit du laboratoire, c'était comme une étoile nouvelle allumée sur la tête de ceux qu'afflige la maladie. Tous les cancéreux du monde appelaient, du fond de leur détresse, le remède que préparait une femme au grand cœur. Celle-ci connut d'ailleurs, avant la gloire, la pauvreté et l'indifférence. M. et M^{me} Curie durent poursuivre leurs recherches dans les conditions les plus lamentables. Rien ne les découragea. Après la mort du grand physicien, sa veuve continua l'œuvre commune. C'est alors qu'elle montra ce que peut le génie féminin quand il s'exerce dans le domaine des applications pratiques. Dès la guerre, M^{me} Curie avait créé un centre de radiologie médicale aux armées et fondé une école d'infirmières spécialisées dans les manipulations de rayons X. A partir de 1918, délaissant la voie de la recherche pure, elle ne s'intéresse plus guère qu'aux applications de ses premières découvertes. Le cancer est l'ennemi qu'il s'agit de terrasser. A le combattre elle emploiera toute son énergie, toute sa foi, toutes les ressources de son cœur féminin. Et c'est ce qui fait si grande et si noble cette géniale intelligence.

Partir...

Ce petit garçon qui avait dix ans peut-être, s'est haussé jusqu'à l'égal de la marchande de journaux et a demandé un illustré, pour le voyage. Sa mère l'attendait sur le quai, au milieu des valises, des cannes de golf et des raquettes.

Appuyés sur la porte du tender, le mécanicien et le chauffeur regardaient le va-et-vient des voyageurs, de tous ces gens qu'ils conduisent partout sans pouvoir eux-mêmes s'arrêter quelque part...

Mais le petit garçon s'est approché de la locomotive. Sans doute a-t-il demandé aux deux hommes une explication, car l'un d'eux lui a montré en détail les rouages. Et en même temps, il posait sur sa machine une main attendrie, comme s'il se fût agi d'un cheval imbattable qui, à toutes les courses, emportait le record du Temps et le prix de l'Espace.

A l'heure même, le mot «partir» devenait magique, affolant. Des hommes oubliaient, en ouvrant les portières, les fatigues d'un hiver laborieux. Des femmes se laissaient emmener, radieuses, vers les plages et vers les campagnes et songaient à des toilettes d'organdi blanc, à des capelines fleuries.

Cependant, il y avait cette mère qui ne quittait pas des yeux son petit garçon, maintenant penché sur la complication des essieux. Elle semblait toute tendue par une anxiété qu'elle n'osait pas exprimer. Ah! rappeler auprès d'elle et conserver sous son aile cet enfant. Cet enfant qui allait partir, aujourd'hui avec elle, mais demain?

Partir demain, tout seul, à la rencontre de l'inconnu qu'il aimait déjà et qui déjà faisait peur à sa mère.

Partir! Il y aurait cette machine ou bien une autre qui l'emporterait. Vers quel destin?

Partir! Il faudrait toujours le laisser partir et puis l'attendre, toujours l'attendre dans l'angoisse, dans l'incertitude, en tremblant.

Partir pour lui, ce ne serait jamais qu'une fête joyeuse. Il ne verrait la vie qu'embellie par le risque, le danger, la vitesse. Et toutes ces projections de l'infini, ces formes du fascinant mystère attireraient sa jeunesse.

La mère seule songeait vraisemblablement aux virages de la route, aux dérapages, aux séparations, au porteur de télégrammes à la rubrique des faits-divers, aux jeunes champions morts dans

les tournois glorieux et les tournant terribles, aux fleurs sur la tombe des héros...

Partir! Un coup de sifflet déchira l'air. Sur une voie latérale, un convoi s'ébranla. Comme si déjà on lui arrachait son cœur même, la mère subitement inquiète, rappela son enfant. Le petit garçon revint vers elle, un sourire aux lèvres. « J'avais peur... », commença-t-elle. Il savait probablement qu'elle avait toujours peur, car il eut un geste câlin et protecteur — un geste d'homme — et passa son bras sous le sien.

— Notre train peut faire 150 kilomètres à l'heure, dit-il, revenant à sa passion de la mécanique. Mais sa vitesse est réglée et je voudrais une machine qu'on fût toujours pousser, qui me permît d'aller vite, plus vite que moi-même. Dis-moi, aurai-je un avion ou une moto plus tard?

Elle tressaillit, le regarda, puis l'amour, l'amour désintéressé des vraies mères lui fit sentir qu'on ne perdait jamais tout à fait les enfants qu'on avait compris.

— Comme tu voudras, mon chéri! lui répondit-elle. Et elle eut un sourire heureux et encourageant.

Comparaison

Une grande fête scolaire, fort jolie d'ailleurs, a eu lieu dimanche à la Plaine des Sports. Elle devait, dans la pensée de ses organisateurs, montrer au public la prospérité des écoles officielles. Pas une élève ne pouvait s'abstenir d'y paraître, sinon elle était déclassée aux compositions et, comme telle, empêchée de bénéficier du fruit de son travail de toute l'année.

Au reste, les moyens employés pour maintenir un chiffre d'élèves impressionnant sont tous de cette sorte. Il faut, avant tout, ménager la susceptibilité des parents électeurs. Dès lors, ces derniers ont toujours raison dans les conflits qui mettent aux prises les écoliers et les titulaires de leur classe. Ceux-ci sont, au besoin, désavoués par les directeurs et les directrices de l'école. Il s'agit de ne pas perdre un élève. C'est de la politique habile et indirecte, mais qui n'a rien à voir évidemment avec le bien des enfants et le respect de l'autorité qu'ils devraient cependant apprendre à l'école.

En période électorale les manœuvres deviennent plus directes et nous connaissons des instituteurs qui, à ce moment-là, ornent leur automobile d'un haut-parleur et, accompagnés de quelques élèves, font le tour de quartier en vociférant les raisons de voter pour le parti.

Comme nous regardions dimanche cette manifestation d'écolières amenées, bon gré mal gré, dans cette plaine, sous l'implacable soleil, nous ne pouvions nous empêcher de la comparer à cette autre manifestation qui, quinze jours plus tôt, réunissait cinquante mille jeunes filles catholiques sous l'arcade du Cinquantenaire. C'était cinquante mille jeunes filles enthousiastes, amenées là par l'élan de leur foi et de leur idéal...

Benjamin Constant ou l'inconstant Adolphe

On s'est beaucoup préoccupé ces derniers temps de ce grand égoïste que fut Benjamin Constant. La baronne de Rebecque publiait, il n'y a pas bien longtemps, les lettres d'Anna Lindsay, l'impétueuse amie de Benjamin, et celles de Julie Talma, la tendre et la fidèle consolatrice. Aujourd'hui, c'est la correspondance adressée par Charlotte de Hardenberg à celui qu'elle devait épouser un jour que fait paraître la *Revue des Deux Mondes*.

Correspondance étrangement orageuse et romanesque. L'auteur d'Adolphe s'y reflète comme un soupirent décidé à conquérir,

à travers tout, la dame de ses pensées. Il est vrai que cette dame était alors solidement gardée. Mais Benjamin aimait les conquêtes difficiles. Dès que tomba le premier obstacle, c'est-à-dire quand Charlotte, divorcée du vieux baron de Marenholz, fut libre, il hésita. Sur ces entrefaites, M^{me} de Staël entra dans sa vie, à la manière des tornades qui font peur et renversent tout. Benjamin n'était pas précisément un courageux. De dépit, Charlotte de Hardenberg se maria avec un émigré français, le vicomte du Tertre. Comme elle était devenue à nouveau inaccessible, cela suffit pour que Benjamin Constant se reprît pour elle d'un goût violent. « Evidemment, c'est la comparaison avec M^{me} de Staël qui est cause de tout cela! » écrivait-il à cette époque, dans son journal. « Je suis las de l'homme-femme dont la main de fer m'enferme depuis dix ans, quand j'ai une femme vraiment femme qui m'enivre et m'enchante... »

Pendant le vicomte du Tertre et M^{me} de Staël organisèrent chacun la résistance. Benjamin Constant n'en fut que plus ardent à vaincre. Au bout de deux ans, il put épouser clandestinement Charlotte. Mais encore une fois, il n'aimait que la conquête pour le plaisir de la conquête et non pour son objet. A force de gentillesse et de soumission, sa femme bientôt le lassa...

Le Record

Philippe Snowden s'est plaint, dans la presse « jaune », que les Anglais ne respectaient plus la Chambre des Communes. Il est un peu tard pour s'en apercevoir, mais les parlementaires sont toujours en retard de quelques années sur leur temps dans l'estimation de leur propre profession. Je me souviens d'une conversation à table, il y a quelque six ans, dans laquelle un des hôtes — membre du Gouvernement — s'en prit solennellement à ce qu'il appelait les « Tories » qui, pour lui, avaient évidemment ce que les Allemands appellent une « existence objective ».

Que si Snowden, ou l'un quelconque des malheureux trente millions d'électeurs anglais qui ont découvert que la Chambre des Communes est devenue une institution ridicule et méprisable, désirent connaître le pourquoi de cette déchéance, ils n'ont qu'à considérer le cas de Philippe Snowden lui-même. Il est l'un des meilleurs d'entre eux, ne manquant pas d'un certain petit talent de s'exprimer clairement et même d'une certaine étendue, très réduite d'ailleurs, de pensée nette. Il est sincèrement patriote, plutôt à la manière d'un écolier, avec une admiration naturelle de la Prusse protestante, admiration née de la communauté de religion, et le dédain instinctif et même la haine de la France et de toutes les nations de culture catholique. Tout cela est net et typique, national par conséquent. Il n'y a que fort peu d'Anglais ayant été en rapports avec l'Europe et comprenant les politiques étrangères. Jamais Snowden n'a prétendu être l'un d'eux. Mais ce politicien n'a jamais été surpris en flagrant délit de corruption; il n'a pas été mêlé à cette obscure finance dont l'odeur pénètre notre vie publique anglaise. En respectabilité comme en capacité, il est au-dessus de la moyenne des politiciens professionnels. Mais comment peut-il s'imaginer que, même son propre exemple, qui n'est pas un exemple bas ou vil, puisse provoquer le respect de ses compatriotes?

Il fit des discours pour nous dire que tout allait pour le mieux, précisément quand la crise nous étreignait. Il dût, ce qu'il appellerait, j'imagine, sa « carrière », au socialisme démagogique, et ce

fut lui qui réduisit, sur les ordres de la Banque américaine, la misérable pitance des affamés et des chômeurs. Durant tout le temps qu'il exerça sa profession, pas une fois il ne dénonça la corruption à laquelle il n'avait, sans doute, pas participé personnellement, mais qu'il vit se pratiquer couramment autour de lui. Il a la haine sincère de ce qu'il appelle « l'alcool » et il déclara un jour, publiquement, que jamais ce poison ne franchirait le seuil de sa maison : mais il n'ouvrit jamais la bouche à propos de ce que, avec quelques amis, je n'ai cessé de dénoncer depuis douze ans : les bars de la Chambre des Communes toujours ouverts alors qu'au commun des citoyens il est défendu, par les politiciens, agissant sur les ordres de brasseurs et de distillateurs millionnaires, de boire un verre de bière, l'après-midi. Etc., etc...

Après tout, ce qui fait le plus mépriser quelqu'un, c'est sa fausseté et sa prétention,

* * *

Oui, la Chambre des Communes est méprisée, et ce mépris ne fera que croître. Elle fonctionne mal et cela nécessairement parce qu'il n'y a pas de sanctions. Tout avocat qui pénètre dans la place acquiert le droit assuré de vivre aux frais de la princesse le restant de ses jours. Aucune de ses innombrables sales affaires de tripatouillages financiers n'a jamais conduit un quelconque politicien à être blâmé, puni, ou même simplement découvert par ses collègues. Il leur semble tout naturel que les pires coupables reçoivent les meilleures places...

Mais il est une source plus grave de ce mépris : le record établi par les politiciens depuis la guerre. Cette période fut pour eux la grande épreuve. Pour la première fois depuis que l'Angleterre devint un État aristocratique, il fallut amener les masses au service militaire obligatoire et leur imposer le lourd effort d'une grande guerre continentale. Quand les fumées de la bataille se furent dissipées, les politiciens, qui avaient hésité devant une guerre causée par leurs bêtises (une décision nette prise par eux en temps utile l'eût empêchée, même dans les derniers jours de juillet 1914), en étaient toujours où ils en étaient avant le premier coup de canon. Tous les vieux noms dont nous étions excédés, tous les vieux trucs de la fatigante comédie, tout était inchangé. Tout était à faire et rien ne s'était fait. Là où il eût fallu une reconstruction sociale, une meilleure distribution de la propriété, le salut de l'agriculture, une nouvelle et stricte discipline dans notre vie publique pour mettre un terme à ses scandales, il n'y eut qu'une succession d'inepties. Nous connûmes les folies commises en Asie-Mineure, Constantinople, Chanak; l'absurde surenchère à propos de l'Irlande, surenchère suivie de capitulation; les assurances que le Reich prussien serait libéral et fidèle à ses engagements financiers; les assurances que, même si tout le monde faisait défaut, nous, Anglais, nous paierions virilement, aux Américains, ce que nous leur devions. Nous connûmes les visites répétées faites aux États-Unis pour y protester de notre amitié éternelle, chaque visite suivie d'exaltations anglo-saxonnes et de certitudes que nos « cousins » (n'allait-on pas jusqu'à les appeler nos frères) nous portaient une affection intense. L'une conférence après l'autre permit, aux dépens des contribuables, à certains politiciens de voyager luxueusement à travers l'Europe entière en disposant d'innombrables « fromages » pour leurs amis et connaissances. La dernière de ces conférences — la conférence qui tua les conférences — celle qui allait tout régler, fut la conférence économique, dont le nom seul fait rire, d'un rire plutôt amer, s'entend.

Les politiciens s'imaginent-ils donc que le public a déjà oublié ce fiasco énorme? Croient-ils que ce public ne se souvient plus de l'inauguration théâtrale de ces assises, de la promesse que tout allait être résolu, tout particulièrement grâce à l'affection que les

Américains portaient aux Anglais, affection dont la plus belle manifestation fut le coup de poing que nous reçûmes en pleine figure?

Enfin, il y eut la déplorable absurdité à propos du désarmement, fournissant comme toujours la belle récolte de sinécures bien payées mais, comme toujours aussi, sans résultat d'aucune sorte. Il n'y a aucune raison pour que la série ne continue pas indéfiniment, sauf, qu'à la longue, tôt ou tard, on se bute à la réalité comme à un mur. En Angleterre, beaucoup de capital moral peut être dissipé avant d'épuiser les réserves. L'administration anglaise, notre « Civil Service », reste toujours, et de loin, le meilleur du monde. Son prestige soutient toujours les institutions du pays. Mais aucune nation n'est capable de supporter indéfiniment une chose comparable à la Chambre des Communes telle qu'elle est devenue.

Aux fous qui se plaignent que la critique destructive est vaine — ce qui conduit à prétendre qu'il est vain de relever un ivrogne ou d'arrêter un cheval emballé — donnons ces deux conseils constructifs :

1^o Renforcez la Couronne. Il n'est pas trop tard et le remède s'impose;

2^o Réformez la Chambre des Lords. Rejetez les vieilleries usées quant au nombre de lords. Rendez la Chambre haute décente. Impossible de réformer les Communes. Il est trop tard. Le mal est incurable. Mais on peut encore rendre la Chambre haute respectable. Instaurez une enquête publique quant aux pairies créées depuis vingt ans. Examinez les comptes des partis politiques. Enquêtez sur les sommes payées à des politiciens pour l'achat de pairies. Punissez les coupables. Expulsez de la Chambre des Lords les corrupteurs. Voilà qui ferait un excellent début.

HILAIRE BELLOC.

Les Thugs de l'Inde

C'est en 1824 que le colonel Sleeman, chef de la police du district de Mersingpour, dans le Rajpoutana, eut connaissance pour la première fois de l'immense association secrète des Thugs et qu'il la révéla à la justice anglaise.

Ce colonel Sleeman était un de ces Anglais modèles du XIX^e siècle qui croyaient servir une cause divine, celle de l'Angleterre, qui savaient tout, parlaient de très haut, étaient pleins de mépris pour les misérables hommes étrangers à la race anglaise et se montraient impitoyables tout en faisant certains louables efforts vers la justice.

L'existence de la société secrète des Thugs était soupçonnée sans être certaine. Des voyageurs disparaissaient sur les innombrables routes de l'Inde. Des familles étaient assassinées dans des maisons solitaires, mais les Indous n'avaient qu'une foi confuse dans la justice anglaise. Les parents des victimes ne portaient pas plainte, soit par crainte des représailles, soit parce qu'ils pensaient que leur malheur relevait d'une fatalité supérieure aux débats humains. Du reste, les crimes ne s'exerçaient presque jamais sur les Européens.

Mais il arriva que le colonel Buttler, rentrant un matin dans sa maison de campagne, aux environs de Madras, trouva cette maison étrangement silencieuse. Malgré l'heure tardive, sa femme dormait, ses deux filles dormaient contre leurs habitudes. Les serviteurs n'avaient rien remarqué d'anormal et respectaient le sommei

de leurs maîtresses. L'un d'eux s'étonnait pourtant de voir par une fenêtre entr'ouverte une moustiquaire déchirée. Le colonel Buttler trouva sa femme et ses filles dans leur lit. Il n'y avait aucune trace de lutte. Elles semblaient reposer. Mais elles avaient été étranglées par une fine cordelette, selon un procédé dont la police anglaise avait identifié la technique dans d'autres crimes.

Les bijoux de lady Buttler, qui étaient précieux, avaient été volés. Il y avait parmi eux une bague avec un camée ancien de peu de valeur dont la description était aisée à faire. Cette description fut transmise aux polices de toute l'Inde, par les soins de William Bentinck, gouverneur général de l'Inde, qui était un ami personnel du colonel Buttler. Elle était faite pour la forme, car les voleurs étaient nombreux et avaient toutes facilités pour vendre le fruit de leurs vols dans des villes de rajahs à demi indépendants où il n'y avait pas de police anglaise.

Le colonel Sleeman multiplia ses enquêtes et montra un zèle très grand. Ayant appris qu'on avait arrêté à Baroda un Indou appelé Feringhea, en train de vendre un camée qui semblait être celui de lady Buttler, il demanda à ce qu'on lui envoyât le prisonnier.

Le colonel Sleeman se trouvait sur la route de Sangor à Bhopal, à une journée de marche de sa résidence de Mersingpour où il revenait, quand on lui annonça l'arrivée du prisonnier. Il ne put résister à la tentation de l'interroger sur-le-champ et il donna l'ordre qu'on l'amènât dans la tente qu'il avait fait dresser pour la nuit, au bord de la route.

Feringhea fut introduit. Le colonel Sleeman se crut en présence d'un criminel ordinaire auquel il fallait faire avouer l'assassinat pour vol de trois femmes, assassinat suivi de la vente de leurs bijoux. Mais il arriva alors une chose extraordinaire qui n'a dû arriver jamais à aucun policier, interrogateur de criminels, à aucun juge d'instruction de la terre.

Non seulement Feringhea avoua les trois crimes, mais il se flatta d'en avoir accompli ou fait accomplir bien d'autres, des centaines d'autres, des milliers d'autres. Feringhea assura que de sa propre main il avait étranglé plus de neuf cents personnes et c'était un homme d'âge moyen, sans raison apparente, sans raison perceptible pour l'intelligence humaine. Il parla d'abondance, révélant l'existence de l'immense association des Thugs, de leur puissance, de leurs ramifications dans toute l'Inde, de leurs réunions secrètes, de leurs rites religieux, de leur goût éperdu de supprimer la vie. Sur toutes les routes de l'Inde, déguisés en pèlerins ou en commerçants, il y avait des Thugs qui étranglaient. Dans toutes les villes il y avait des bourgeois paisibles et familiaux, qui durant le jour s'occupaient d'affaires, administraient des établissements et qui, le soir, après avoir baisé au front une épouse paisible et des enfants innocents, prenaient un foulard ou une fine cordelette et allaient étrangler des passants dans une ruelle obscure. Cette association avait des grades différents auxquels il n'était pas aisé de parvenir. Le travail était réparti selon les facultés de chacun. Il y avait des Soothas, personnages modestes qui étaient de simples indicateurs, des Lughas, obscurs travailleurs dont la mission consistait seulement à creuser les fosses de morts et des Bouthotes, qui maniaient le mouchoir de la strangulation. Au-dessus d'eux il y avait des chefs qu'on reconnaissait à certains mots de passe.

L'association était si bien organisée qu'elle existait depuis des siècles sans jamais avoir été trahie. Cela devait tenir au caractère des châtements réservés aux traîtres, châtements qui s'étendaient à leurs pères et à leurs descendants. L'association n'avait pas dû prévoir cet extraordinaire goût de révélation, ce génie de spontanéité qui poussait à tout dire un des chefs des Thugs, peut-être leur chef suprême, on ne l'a jamais su au juste.

Il y avait déjà à cette époque des romans-feuilletons. Les *Mystères du château d'Udolphe*, d'Anne Radcliffe, sont de 1794. Ils avaient enfanté toute une littérature qui alimentait les bibliothèques de garnison et le poncif policier existait comme aujourd'hui.

Le colonel Sleeman se contenta de sourire aux discours de ce fou.

Cependant il distinguait des rapports troublants entre ce qu'il venait d'entendre et certaines affaires criminelles qu'il avait été appelé à examiner.

Or, Feringhea lui apprit avec calme qu'il y avait une étrange coïncidence. Ils se trouvaient en ce moment tous deux dans le quartier général des Thugs. Les bois de Mundesoor, situés seulement à quelques milles de Mersingpour, ces bois que le colonel Sleeman traversait à cheval presque chaque jour, étaient le lieu habituel des réunions des Thugs. Ils étaient du reste pleins de cadavres de gens étranglés.

Et comme le colonel Sleeman haussait les épaules, Feringhea lui fit part d'une autre coïncidence. La tente sous laquelle avait lieu la conversation était placée au-dessus de treize cadavres récemment enfouis. Fallait-il une preuve absolue? Le treizième sur la droite avait une curieuse barbe rousse à deux pointes. Et Feringhea fit remarquer qu'un jeune officier qui servait de secrétaire au colonel et qui était assis sur un escabeau devait se placer juste au-dessus de cette tête à barbe rousse.

Le colonel Sleeman voulut en avoir le cœur net. Il fit démonter sa tente et creuser à l'endroit indiqué. Les treize cadavres émergèrent de la terre, comme pour témoigner de la véracité de leur assassin. Et Feringhea désigna maints endroits des bois de Mundesoor où reposaient des cadavres plus anciens, mais beaucoup plus nombreux.

Le procès se déroula à Calcutta avec une grande solennité et le plus de retentissement possible, car il importait au gouvernement anglais de donner au peuple de l'Inde l'assurance qu'il réprimait avec zèle tous les crimes et assurait la sécurité dans tout l'empire. Lord William Bentinck organisa des tribunaux d'exception et une police spéciale. Les prisons furent remplies. En quelques années, plusieurs milliers de Thugs furent convaincus d'assassinat condamnés aux travaux forcés sur les routes, déportés ou pendus.

En 1837, le capitaine Reynolds, chargé d'un rapport officiel sur le Thugisme, certifiait qu'outre les pendus, les déportés et les prisonniers, les bureaux spéciaux instruisant l'affaire possédaient les noms et signalements de dix-huit cents Thugs qui avaient atteint le rang supérieur de Phansegar, c'est-à-dire parfait étrangleur. Ces dix-huit cents spécialistes circulaient sur les routes et n'avaient encore pu être saisis. On connaissait aussi un nombre d'affiliés secondaires qu'il était impossible d'évaluer.

Une grande partie des arrestations, les procédés d'action, la connaissance des lieux de réunion fut due aux révélations intarissables de Feringhea. Il fut condamné à mort, mais on le conserva précieusement en prison à cause de ses discours, de sa prodigieuse mémoire des noms et des visages.

On prétendit qu'il n'avait fait de révélations qu'en échange de la vie. Il n'en fut rien. Il aurait obtenu la vie sauve pour quelques petites révélations, la dénonciation de comparses. Le motif qui le poussa à faire la lumière sur l'antique association des Thugs est demeuré mystérieux. Ce ne fut pas par orgueil. Il notifiait les nombres d'assassinés comme on rapporte des chiffres de statistiques, sans emphase et sans exagération. Il donnait l'impression d'un homme tout à fait sensé. Il était calme et sans passion.

Durant le procès, il fut souvent en présence de gens qu'il avait dénoncés et par conséquent désignés pour la pendaison. Il n'éprouvait pas la moindre gêne en face d'eux. D'autre part, on n'entendit pas les malédictions et les cris de haine que sa conduite aurait

pu susciter. Les Thugs dénoncés se défendaient de leur micux, ils mentaient, niaient, selon les procédés humains habituels de ceux qui luttent pour la vie. Ils ne tombèrent jamais dans l'exaspération quand ils furent confondus par Fernighea. Cela ajouta encore au caractère énigmatique de ce dénonciateur sans exemple.

Les Anglais furent stupéfaits de constater qu'un grand nombre de personnages religieux, d'ascètes et de saints hommes étaient affiliés au Thugisme. Il en était de même pour beaucoup de Zemindars, ou grands propriétaires, appartenant à d'anciennes familles et beaucoup de Patels, représentants de l'autorité municipale. Ils donnaient des renseignements, cachaient les Thugs, recélaient leur butin ou les aidaient à le vendre.

C'est que le Thugisme avait une base religieuse. Les Thugs étaient des croyants de la déesse Bowanie ou Kali. A travers les âges, ils perpétuaient un rite ancien, la glorification de la mort. La mort était l'égal de la vie et la vie ne pouvait se perpétuer que par elle. L'une et l'autre étaient également agréables au Dieu suprême qui en avait besoin pour ses fins. Les disciples de Kali aidaient la marche du monde, la précipitaient en hâtant la mort. Tout esprit religieux, s'il n'était pas un disciple direct de Kali, était obligé d'honorer ceux qui marchaient dans sa voie et au besoin de les aider. Les Thugs trouvaient souvent cruelles leurs propres actions.

Le vol des victimes n'était qu'un accessoire. On pouvait ne pas dépouiller les voyageurs qu'on avait tués et les enterrer avec les richesses qu'ils portaient dans leurs vêtements, mais dans la pratique nul n'usait de cette permission. Le butin, pour les âmes vulgaires qui étaient la majorité, devenait l'élément essentiel.

Il s'y mêlait aussi le plaisir de la chasse et la volupté de tuer. Le comte Édouard de Warren a interrogé dans sa prison, vers 1840, un Thug captif qui ne regrettait sa captivité que parce qu'il était privé du plaisir de tuer. Il a entendu les paroles suivantes :

« Vous trouvez un grand plaisir à poursuivre la bête féroce dans sa tanière, à attaquer le sanglier, le tigre, parce qu'il y a des dangers à braver, de l'énergie, du courage à déployer. Songez donc combien cet attrait doit redoubler, quand la lutte est avec l'homme, quand c'est l'homme qu'il faut détruire. Au lieu de l'exercice d'une seule faculté, le courage, c'est tout à la fois courage, finesse, prévoyance, éloquence, diplomatie. Que de ressorts à faire mouvoir, que de moyens à développer ! Jouer avec toutes les passions, faire vibrer même les cordes de l'amour et de l'amitié, pour amener la proie dans vos filets, c'est une chasse sublime, c'est enivrant, c'est un délire ! »

* * *

Beaucoup de gens, après le procès retentissant des Thugs, furent impressionnés par la crainte. C'est en effet une sensation désagréable que de penser, quand on voyage, qu'un léger foulard, à l'extrémité duquel il y a une pierre nouée, peut soudain vous enserrer le cou et vous briser net la nuque.

Un seigneur mongol, d'un grand courage et d'une apparence magnifique, avait des nerfs particulièrement sensibles à l'égard de tout ce qui touchait le Thugisme. Il ne voyageait qu'avec une lance très haute, un cimenterre éblouissant, un arc et des flèches et dans les arçons de sa selle une paire de pistolets si grands que, vus de loin, ils avaient l'air de petits mousquets. Or, il eut à se rendre du Pundjab dans le royaume d'Oude. Il le fit avec deux serviteurs couverts d'armes et un troisième, à peine digne d'être signalé, car il était si pusillanime qu'il ne pouvait ni toucher ni voir le plus petit objet de métal servant à combattre. Ce serviteur n'avait d'autre qualité que d'être rapide à la course.

Le noble Mongol passa le Gange à Meerut, sur le bac, et il remplit d'admiration les voyageurs et les marchands qui traversaient le

fleuve au même moment, car sa taille était gigantesque, il avait des moustaches si longues et fournies que des hommes d'expérience n'en avaient jamais vu de semblables, ses yeux lançaient des flammes et toute la majesté de la force se dégageait de sa puissante corpulence.

Un groupe d'hommes de commerce, bien vêtus et de respectable apparence s'approcha de lui. Les routes sont incertaines, dirent ces hommes. Ce serait pour eux une grande faveur et une grande sécurité que de voyager sous la protection d'un guerrier si merveilleusement armé.

Le Mongol les considéra d'abord avec sympathie, mais il se rappela soudain les ruses des Thugs et les déguisements qu'empruntaient ces créatures perverses. Il répondit avec hauteur qu'il préférait voyager seul et il mit son cheval au galop. Le serviteur pusillanime lui fit humblement remarquer combien il avait tort. La route était déserte. Il fallait traverser des bois épais. Il aurait été plus rassurant d'être escorté d'une nombreuse troupe. Le seigneur mongol se contenta de souffler avec colère et il regarda d'un œil dédaigneux cet homme misérable qu'il n'avait, en somme, à son service que depuis peu de temps et qui pouvait très bien être affilié à la redoutable secte des Thugs maudits.

Le soir, le Mongol et ses trois hommes d'escorte arrivèrent dans un caravansérail où bourdonnaient toutes sortes de gens. Il prit son repas, solitaire, devant sa lance plantée en terre, entouré de ses armes, regardé de tous avec le respect qu'inspire la puissance. Il s'endormit tard, à cause de l'inquiétude que lui inspirait l'occulte présence des Thugs.

Et comme il allait se mettre en marche, au soleil levant, il fut entouré par une nuée de vrais croyants. Il y en avait qui avaient été à La Mecque, d'authentiques hadjis et d'autres qui allaient partir bientôt pour ce saint pèlerinage. Par le nom sacré du Prophète, tous l'adjuraient de leur permettre de faire route avec lui, dans son ombre démesurée.

Le Mongol était un homme pieux, mais il refusa, car le plus lâche de ses serviteurs l'implorait du regard et ce regard suffit à lui rappeler toutes les perfidies des Thugs. Les vrais croyants, désespérés, marchèrent quelque temps derrière lui pour bénéficier malgré lui de sa protection. Il fut obligé de faire cabrer son cheval et de prononcer quelques paroles tonitruantes pour les disperser.

Après un arrêt durant la grosse chaleur du jour, le Mongol et ses serviteurs arrivèrent dans un désert d'aspect lugubre. Il fallait traverser ce désert pour atteindre Lucknow. Or, dans le sable de la route, le seigneur mongol vit six formes prosternées auprès d'une fosse large et profonde. Et il entendit des voix suppliantes.

Après une longue absence, ce groupe de soldats musulmans revenait vers Lucknow où les attendaient des épouses et de vieux parents. Et comme les tours de la ville allaient bientôt apparaître, voilà que l'un d'eux était mort. Ses compagnons avaient creusé sa tombe dans le sable durci. Ils allaient l'ensevelir. Mais il se trouvait que le mort était le seul homme lettré de leur troupe. Il leur avait légué le Koran qu'il portait toujours avec lui. Mais eux, ignorants, illettrés, ne comprenaient rien aux signes du livre et ils ne pouvaient lire les prières sacrées, comme le leur avait demandé en mourant leur brave compagnon. Ils suppliaient le magnifique seigneur aux belles armes de s'arrêter et de lire les prières du livre de Dieu.

Le magnifique seigneur était bon et son seul travers était la crainte des Thugs. Cette crainte faillit triompher et déjà il laissait la bride à son cheval quand il vit le serviteur misérable, le couard, dont la couardise était peut-être un piège, lui faire des signes de couardise et l'exhorter à un prompt départ. Il songea aussitôt au respect qu'on doit aux morts et à Dieu. Il sauta à terre, faisant signe à ceux de son escorte de faire de même. De sa lance, il fut

obligé de piquer légèrement à l'épaule le pusillanime pour le faire obéir, car celui-ci venait de murmurer d'une voix étouffée que la fosse était à son avis d'une dimension beaucoup trop grande, ce qui n'avait, en apparence, aucun rapport avec son désir de départ.

La fosse était très large en effet, mais le mort avait la face tournée vers La Mecque, selon le rite prescrit. Le seigneur mongol déposa devant lui son arc et ses flèches, sa lance et son cimenterre. Puis il fit apporter une aiguière et une outre d'eau qu'un de ses serviteurs avait sur sa selle et il fit ses ablutions, car il convenait de ne pas être en état d'impureté pour prendre le Koran et lire les prières des morts.

Les soldats illettrés, autour de lui, pleuraient et priaient, sans doute à cause du grand amour qu'ils portaient à leur compagnon. Alors, il se mit à genoux, l'orgueil de savoir lire le posséda et il lut avec toute son âme.

Il y eut un signal invisible. Les mouchoirs munis de pierre tracèrent leur cercle dans l'air et le Mongol et deux de ses serviteurs qui s'étaient approchés pour prier tombèrent sur le sol, la nuque brisée. Mais le troisième, à qui sa pusillanimité avait donné la sagesse de veiller et qui avait reconnu que la fosse, trop large pour un mort, avait les dimensions nécessaires pour quatre, put distancer les faux soldats, rejoindre son cheval et s'enfuir sur la route de Lucknow.

Il rencontra aux portes de la ville le capitaine Harriison et quelques soldats anglais. Il les conduisit jusqu'à la tombe du seigneur mongol. Il reposait, dépouillé de ses bijoux et de ses vêtements; mais on avait laissé autour de son cou le foulard meurtrier. Il fut reconnu que le format de ce foulard était plus long que celui qui était ordinairement employé, sans doute à cause de la grosseur du cou de la victime. En revenant jusqu'à Meerut, l'enquête établit que c'étaient les mêmes Thugs qui, tour à tour déguisés en commerçants, en pèlerins et en soldats, avaient suivi, avec une patience inlassable, celui qu'ils avaient désigné pour la mort.

* * *

Le procès des Thugs et le mystère inquiétant dont ils demeurèrent enveloppés fit qu'on leur attribua tous les crimes dont on ne découvrait pas les auteurs. Il y eut en 1855, quinze ans après que le colonel Sleeman eût déclaré que l'Inde était purgée des Thugs, une étrange affaire qui se termina par l'incendie d'un quartier de Baroda et dont la cause demeura imparfaitement élucidée.

En 1853, il vint s'établir à Surate un Hollandais dont la conduite suscita rapidement l'attention de la police anglaise. Il s'appelait Schomberg. Il était petit, trapu et d'humeur taciturne. Bien que descendu dans un misérable hôtel sur les quais du Tapti, il se livrait à des dépenses extraordinaires. Il prétendait avoir de grandes affaires en Arabie et vouloir établir un comptoir à Surate. Cependant, l'enquête qui fut faite à son sujet révéla qu'il recrutait un équipage pour un navire qu'il comptait aller acheter à Bombay. Il choisissait de préférence des gens sans scrupule, leur laissant entendre qu'avec lui ils pouvaient être appelés à faire fortune, insinuation qui n'est pas d'usage dans un recrutement normal de marins.

Il cessa brusquement ce genre de démarches au moment où il fit la connaissance d'un jeune Portugais qui venait acheter des pierres précieuses pour son père, joaillier à Lisbonne. Ce Portugais était beau garçon, mais d'apparence efféminée. Sa nervosité était extrême et, comme certains oiseaux délicats de la Chine, il se trouvait mal à la vue du sang versé. Ces affaires n'étaient qu'un prétexte. En réalité, disait-il, il était à la recherche d'un climat que pût supporter son extrême sensibilité.

Le taciturne Schomberg et Kean Barinez, c'était le nom du Portugais, qui semblaient arriver l'un vers l'autre des pôles les

plus éloignés des races, se lièrent d'une amitié passionnée. Schomberg quitta son bouge des quais pour l'hôtel de son ami et devint spécialiste de pierres précieuses. Mais il avait une âme exclusive. Il prit ombrage d'une amitié contractée par Jean Barinez sur le navire qui l'avait amené à Bombay, avec un Anglais d'un certain âge et qui occupait une situation élevée, l'histoire ne dit pas dans quelle branche de l'activité humaine.

Sur ce même navire, le jeune homme avait causé une vive sensation par ses toilettes recherchées et parfois extravagantes, l'extrême délicatesse de son tempérament dont il semblait faire parade. Il était très bon musicien et jouait du violon. Il avait charmé les longues soirées de navigation, provoquant tantôt l'admiration, tantôt le rire. La société de Bombay se divertit fort d'un incident arrivé à une jeune et ravissante cantatrice, interprète de musique sacrée. Elle avait embrassé à l'improviste le jeune Portugais dans un moment d'enthousiasme musical, disait-elle, et celui-ci l'avait giflée. Non content de cette violence, il s'était plaint à qui voulait l'entendre de l'audace inconvenante de la cantatrice et de l'offense qu'il avait reçue.

Mais l'Anglais important qui, lui, n'avait pas reçu de gifle, fit le voyage de Bombay à Surate pour avoir le plaisir de retrouver son jeune ami musicien. Quelle ne fut pas sa surprise, quand il lui fut signifié, le jour de son arrivée, par un Hollandais inconnu, d'avoir à repartir pour Bombay sous peine de mort immédiate.

Malgré la confiance que les Anglais ont dans leurs lois et dans leur police, ce personnage important repartit aussitôt et même précipitamment. Toutefois, Schomberg fut, peu après, obligé par la police anglaise de quitter Surate et il se rendit avec Jean Barinez aux mines de Durampour où il comptait faire un important achat de cornalines.

On ne sait pas si cet achat fut fait, mais les deux amis allèrent s'installer, toujours sous le prétexte d'achat de pierres précieuses, dans la ville d'Ahmedabad. Ils avaient loué à un Parsi un vaste bungalow, près de la porte du Manik Bourj, à côté de la forteresse des anciens rois.

Après quelque temps d'une existence paisible où les questions commerciales n'occupaient qu'une place secondaire, l'amitié du Hollandais et du Portugais commença à s'altérer. Le Parsi habitait avec sa famille le même bungalow qu'eux. Ce Parsi avait un jeune fils qui se lia d'amitié avec Jean Barinez. Il s'appelait Ghao et il entreprit de perfectionner le jeune Portugais dans le dialecte gujerati dont la connaissance était indispensable si l'on voulait se livrer à des transactions avec les gens du pays. Ce Ghao était poète et rempli d'imagination. Il avait en outre la connaissance d'un trésor caché. L'emplacement de ce trésor était désigné sur un document énigmatique, comme presque tous les documents relatifs à des trésors, qu'il tenait d'un oncle mort depuis quelques années. Il révéla, avec la plus grande générosité, le contenu du document à son nouvel ami et il lui concéda par avance la moitié du trésor, lorsqu'il serait découvert.

Pour que cette découverte eût lieu, il fallait se livrer à des expéditions nocturnes dans des ruines voisines. Une partie de ces ruines servait de campement aux troupes anglaises et en particulier à la cavalerie. Elles étaient clôturées et gardées par des sentinelles.

* * *

Qu'arriva-t-il au juste? Schomberg fut-il jaloux du jeune Parsi ou s'irrita-t-il de ne pas être dans la confidence du trésor et de ne pas participer à sa recherche? Une nuit le camp fut mis en émoi par des coups de revolver. Les chevaux piaffèrent et coururent au hasard au milieu des colonnes renversées, sous les arceaux de pierre, parmi des vestiges de palais. Les sentinelles tirèrent. On trouva enfin Schomberg auprès de deux formes étendues. Il

avait blessé Ghao qui était tombé. Voyant le sang couler, à la clarté de la lune, Jean Barinez qui n'en pouvait supporter la vue sans se pâmer était tombé à son tour. On les arrêta tous les trois, mais la blessure du jeune Parsi était insignifiante. Ils se réconcilièrent et furent relâchés en payant une amende.

Tout s'arrangea. La vie commune reprit dans le bungalow. Ghao recommença ses leçons de gujerati et, sans doute avec la collaboration de Schomberg, on se remit discrètement à la recherche du trésor.

Mais les nerfs délicats du jeune Portugais ne pouvaient supporter le climat d'Ahmenabad. Il y éprouvait des étourdissements. Il sentait au contraire que sa santé avait besoin du climat de la ville de Baroda qui pourtant était proche et avait la même température. Il prit l'habitude de s'absenter fréquemment d'Ahmedabad pour aller à Baroda jouir d'un air plus pur. Un de ses voyages se prolongea si longtemps que Schomberg et Ghao, unis par la communauté de l'abandon, se décidèrent à aller à Baroda chercher leur ami.

Sur les bords de la Vichvmitra, extérieurement aux remparts de la ville, s'étend un vaste quartier commerçant rempli de bazars. D'énormes ruines entre-coupent ces bazars et parmi ces ruines étaient construites quelques belles demeures de bois sculpté avec des terrasses, donnant sur la rivière.

En cheminant au crépuscule dans ce quartier, les deux compagnons entendirent les sons d'un violon dont ils connaissaient les harmonies. Ils parlaient d'une maison qui appartenait à un riche Parsi, ami de la famille de Ghao et marchand de pierres précieuses. Jean Barinez avait été mis en relation avec lui par ses amis d'Ahmedabad.

Schomberg et Ghao trouvèrent le jeune Portugais sur un divan entouré de moustiquaires. Un jeune homme de dix-huit ans et sa sœur de seize le regardaient avec admiration, étendus à ses côtés. C'étaient les aînés d'une descendance de huit enfants dont les rejetons, de tous les âges, également épris de musique, étaient assis ou accroupis sur la terrasse, leur visage béat tourné vers le musicien.

Schomberg et Ghao reçurent l'hospitalité dans la famille du Parsi Behram, auguste vieillard qui s'occupait de théologie Parsi et se plaisait à discourir indéfiniment sur le point de savoir si Dieu devait être adoré comme père ou comme mère. Ils restèrent quelques jours et repartirent avec la promesse de Jean Barinez de revenir bientôt les rejoindre à Ahmedabad.

D'après ce qui fut révélé plus tard, une sorte de coup de foudre s'était produit, entre le jeune Portugais et toute la famille du sage Parsi. Cela avait eu lieu lors de leur première rencontre. Le coup de foudre s'était étendu jusqu'au plus petit des enfants qui avait seulement cinq ans. Il avait été tout de suite regardé comme un des enfants de la famille, et lui avait étendu son amour à tous, même à la mère, pieuse dame qui semblait muette à force d'être silencieuse.

Les Parsis ne font jamais de prosélytisme pour leur religion. Mais Behram, par une curieuse illusion, reconnut en Jean Barinez une âme marquée pour le Parsisme et même qui devait parvenir à une certaine sainteté. En tout cas, le bruit courut très rapidement dans Baroda qu'un jeune Portugais de qualité allait épouser la jeune Rati, fille aînée du Parsi Behral et se convertir au Parsisme.

* * *

Jean Barinez paraissait vivre dans le plus grand bonheur. Il avait loué un chigram, voiture de location à deux chevaux, et il partait chaque jour avec Rati pour de longues promenades aux environs de Baroda. Parfois c'était avec un de ses frères qu'il sortait, soit l'aîné, soit le cadet. Il revêtait quelquefois le costume persan et celui qu'il avait acheté était d'une extrême magnificence.

Après le repas du soir, il écoutait le vieux Behram lire les formules sacrées de l'Ashem vohu et il les répétait gravement avec tous les membres de la famille. Puis on déployait les moustiquaires, on s'étendait sur la terrasse et Jean Barinez fumait le houkah, jouait du violon au milieu d'adolescents charmés.

On prétendit même plus tard que la date de sa conversion était fixée. Mais un incident survint. Ayant vu au cours d'une promenade dans une rue de Baroda le sang d'un agneau que l'on venait de tuer, il tomba de sa voiture sur le sol et il demeura sans connaissance. Un médecin musulman qui passait se fit raconter son cas, le trouva curieux et le fit transporter chez lui.

Jean Barinez n'avait aucun mal, mais il se plut chez le médecin et il y demeura trois jours. Ce médecin était un homme perdu de réputation et Behram, tout attristé, se hâta de venir arracher son hôte de ses mains. Musulman croyant, malgré ses mœurs, ce médecin devait plus tard affirmer que Jean Barinez lui avait promis de lui-même de se convertir prochainement au mahométisme.

Sur ces entrefaites Schomberg lui envoya un pressant appel pour l'exhorter au retour. Il le menaçait de venir le chercher. Jean Barinez parla de ce message à Behram et à ses enfants, comme d'une chose absolument insignifiante et il en parla dans les mêmes termes au médecin qu'il rencontra dans le bazar. Il lui résuma les termes de la réponse qu'il avait expédiée. Il déclarait être dans un état de sensibilité tel qu'il ne pourrait supporter sans tomber malade la vue d'un ami, même d'un ami très cher comme était Schomberg.

Il était vêtu ce jour-là d'une robe pourpre et d'un turban de la même couleur comme en portait les Parsis du XVI^e siècle à Baroda et les promeneurs, anglais, indous ou musulmans, le regardaient avec une curiosité stupéfaite. Il ne pouvait passer inaperçu nulle part. Il quitta le médecin avec un geste joyeux et ce fut la dernière fois qu'il fut vu par un être vivant.

Schomberg reçut sa lettre et, irrité, partit aussitôt pour Baroda. Il trouva Behram et sa famille en prière. Ils priaient Dieu d'inspirer à Jean Barinez la pensée de revenir parmi eux. Six jours auparavant le jeune homme avait disparu. Il était sorti l'après-midi en costume persan et il n'était pas revenu. Il avait parlé le matin à Rati d'un court voyage à Admedabad, mais sans fixer la date de ce voyage. Il avait confié au fils aîné de Behram qu'il aurait du plaisir à revenir à Surate et au cadet qu'il était décidé à se rendre à Bombay, mais tout cela n'était pas précis. A part la rencontre du médecin dans le bazar qui avait eu beaucoup de témoins, personne dans Baroda ne put fournir la moindre indication. Personne n'en eut jamais. Les différentes enquêtes de la police à Surate, Bombay et ailleurs ne purent apporter la plus petite indication. Il semblait que Jean Barinez se fût subitement dématérialisé.

On forma mille hypothèses. Le journal de Bombay qui relata cette affaire émit la suggestion que, désireux d'échapper à l'amitié trop pesante de Schomberg, d'échapper à sa conversion et à son mariage avec la jeune Parsi, il s'était enfui sous un déguisement et avait dépisté toutes les recherches. La police anglaise prétendit qu'il n'aurait pu échapper à sa surveillance. Beaucoup de gens pensèrent qu'attiré dans une maison de Baroda on l'avait assassiné pour le voler. D'autres dirent qu'étant donnée sa facilité à se faire de nouvelles relations, il vivait dans quelque maison écartée et reparaitrait un jour. Le vieux Behram émit l'hypothèse la plus invraisemblable. Peut-être, poussé par un amour exagéré du Parsisme, Jean Barinez avait soudain résolu de vivre comme un ascète et s'était-il enfoncé dans les montagnes ou quelque tigre avait pu le dévorer. Il regretta amèrement de lui avoir lu trop souvent les textes sacrés de l'Avesta.

Mais l'opinion de Schomberg fut bien différente. La disparition du jeune homme le jeta dans une rage inextinguible. Il s'ins-

talla d'abord à Baroda pour y faire des recherches. Il partit brusquement pour Bombay et courut au domicile de l'Anglais important qui avait connu Jean Barinez au moment de son arrivée dans l'Inde. La bonne étoile de ce dernier — les Anglais importants peuvent avoir une bonne étoile tout comme les aventuriers — voulut qu'il fût parti pour Madras depuis un temps assez long.

Schomberg revint à Baroda et en explora les environs. Il menaça de mort à plusieurs reprises le médecin musulman et ce fut peut-être lui qui pour s'en débarrasser orienta ses soupçons vers Behram. Il se mit à suivre et à persécuter tous les membres de la famille au point que Behram fut obligé de demander à la police de le défendre, ainsi que les siens, contre ce Hollandais menaçant et qui paraissait un peu insensé. A plusieurs reprises, en effet, il s'introduisit pendant la nuit dans le jardin de Behram où on l'entendit pousser des imprécations et où on le vit brandir un revolver et le tourner vers la maison. Une autre fois il souleva toutes les dalles de la terrasse, ce qui obligea les enfants, pour les replacer, à un long travail. Après plusieurs mois la police l'expulsa de Baroda.

Schomberg revint à Ahmedabad de plus en plus taciturne et fit ses confidences au Parsi Ghao, le seul homme, d'après lui, qui était susceptible de le comprendre.

Il était arrivé, disait-il, à une certitude, au sujet de la disparition de Jean Barinez. Le charmant Portugais avait été assassiné par des Thugs. Sa mort était un acte rituel de Thugisme. Jean Barinez avait été attiré dans la maison de Behram, personnage infernal, malgré sa barbe blanche et sa réputation, pour être immolé par l'étranglement au milieu d'une famille d'étrangleurs. Le Parsisme des Behram n'était qu'une apparence. La fille, et ses frères, de notoires débauchés. Lui, Schomberg, avait reçu des confidences de Jean Barinez à ce sujet et elles avaient été confirmées par ses enquêtes à Baroda. Frères et sœur ne tenaient aucun compte des liens de la famille et étaient pareils à des animaux. L'hypocrisie de leurs mœurs et certains pressentiments qu'il avait lui faisaient conclure que Behram et les siens professaient secrètement le Thugisme. D'après lui, Jean Barinez reposait dans le jardin de Behram, qu'il n'avait pas eu la possibilité de retourner, un foulard autour du cou, sa précieuse nuque brisée.

En vain Ghao lui représenta-t-il que, de mémoire humaine, on n'avait jamais connu de Parsi qui soit Thug. Du reste, les Thugs semblaient anéantis dans l'Inde depuis vingt ans. Le fait de professer la religion Parsi était comme un brevet d'honorabilité et de vertu. Si la jeune Rati et ses frères étaient, comme le prétendait Schomberg, des débauchés, cela tenait à l'éducation moderne qui corrompait les vieux enseignements. Mais le plaisir des sens n'était considéré dans aucune religion comme une faute capitale. De toute façon on pouvait s'y adonner sans assassiner. Il fallait que Schomberg, pour proférer de pareilles accusations, eût au moins une preuve ou, sinon une preuve, une ombre de preuve.

Il n'en avait pas, mais il avait une conviction inébranlable qui n'était basée sur rien. Ghao rapporta qu'il souffrait cruellement, moins de la perte de Jean Barinez que du mal de la vengeance. Il avait des crises de larmes. Quelquefois il tirait en l'air des coups de revolver, pour se soulager. Il allait dans la campagne et là il se mettait à courir en hurlant des injures à l'adresse de Behram et des Thugs en général. Ghao le vit avec inquiétude introduire une roupie dans un foulard, en former un nœud coulant et s'exercer à le lancer. A la fin il dit à Ghao qu'il ne pouvait plus supporter la vie sans une vengeance éclatante. Il exécuta cette vengeance.

* * *

C'est en avril 1856 qu'eut lieu l'incendie du quartier de Baroda, qui est situé à l'extérieur des remparts. Les flammes partirent de la maison de Behram, mais, grâce à l'inclinaison du vent, elles

n'en consumèrent qu'une partie, ce qui permit de retrouver les cadavres du père, de la mère et des huit enfants qui avaient été égorgés. Ce ne fut que le lendemain que l'on constata ce massacre. L'incendie ayant commencé durant la nuit et s'étant éteint rapidement à plus d'un tiers du quartier, on courut au plus pressé.

La maison de Behram, ou plutôt ce qu'il en restait, était couverte de sang. L'assassin avait d'abord essayé d'étrangler le vieux Behram avec un foulard que l'on retrouva autour de son cou. Il avait dû s'y prendre mal, le vieillard avait lutté et avait eu le cœur traversé d'un coup de poignard. Sa femme et ses enfants avaient subi le même sort. Le tout avait été fait par un homme expert à manier le couteau et très rapidement. Les victimes avaient été surprises pendant leur sommeil et tuées sur le coup.

Ce n'est qu'après ces constatations qu'on pensa que l'incendie devait être dû à Schomberg. Mais nul ne le vit arriver ni repartir. Ayant tué dix personnes et allumé un incendie qui fit vingt-cinq à trente victimes, il repartit vers Ahmedabad où il fit à Ghao le récit de son expédition sans même se douter, tant il était en proie à son idée fixe, qu'il avait déchaîné une épouvantable catastrophe.

Il raconta à Ghao qu'il avait essayé de mettre le feu à la maison de Behram pour effacer les traces de son crime, mais qu'il ne se rappelait pas s'il avait réussi ou non. Les boiseries résistaient, dit-il, et il s'en alla, car il lui importait peu, en somme, d'être arrêté ou non, puisqu'il était vengé. Or le feu se propagea, sous l'action du vent, avec une rapidité inouïe.

Schomberg traversa tout le faubourg à pied pour retrouver son cheval à trois mille de là, près du camp anglais. Il dut donc cheminer pendant un mille ou deux sans entendre les clameurs des cent mille habitants du quartier, réveillés en sursaut et déménageant précipitamment leurs meubles et leurs richesses.

En arrivant à Ahmedabad, Schomberg était épuisé par l'absence de sommeil, mais dans l'état d'un homme qui a accompli son devoir. Ses premiers mots furent en arrivant :

— C'était bien eux. Les Behram étaient des Thugs assassins. J'ai forcé Rati à avouer.

Il considérait l'aveu de Rati comme la preuve décisive. Toutefois il avait exterminé son père, sa mère et ses sept frères avant cet aveu.

Ghao laissa d'abord éclater toute l'horreur qui lui inspirait le crime que Schomberg venait de commettre. Mais il sentit vite qu'il y avait un danger à montrer cette horreur, car le récit qu'il fit jeta l'assassin dans un état de rage analogue à celui qu'il devait avoir en l'accomplissant.

Il était entré par un balcon, toutes les portes étant verrouillées. Il avait commencé par les parents, puis par les enfants les plus jeunes. Tout avait été extraordinairement facile, car il y a une Providence pour les vengeurs. Peut-être une puissance inconnue avait répandu sur eux un profond sommeil. Il avait trouvé Rati et son frère aîné dormant dans la même chambre et il voyait déjà là un signe de complicité bien que Ghao lui affirma que, dans les familles nombreuses de l'Inde, frères et sœurs dormaient côte à côte dans la plus grande innocence. Ayant tué le frère, il traîna la sœur terrifiée par l'escalier de bois jusqu'à la porte donnant sur le jardin. Elle était fermée et la clef était au premier étage. Il remonta avec elle jusque dans la chambre où étaient son père et sa mère morts pour prendre la clef.

« J'étais, dit-il, obligé de piquer ce monstre avec mon poignard pour le faire marcher. J'avais allumé une chandelle de cire et pendant qu'elle prenait la clef j'essayai en vain d'enflammer une boiserie légère dont le vernis crépita. Puis nous redescendîmes et je poussai Rati dans le jardin. »

Vision saisissante et atroce ! La vieille maison de bois sculpté

est couverte de sang. Les créatures mortes sont tombées dans des poses de peur ou de sommeil sinistre. Le feu siffle comme un serpent sur la muraille. Avec une sorte de gravité démente, dessinant une caricature d'œuvre de justice, l'assassin descend l'escalier, faisant palpiter l'éclair de sa chandelle levée, poussant devant lui la jeune fille, avec ses cheveux ruisselants, ses yeux exorbités devant la réalité de ce cauchemar. Dehors la lune est suave comme la musique que faisait le mort avec son violon. Peut-être le mort est-il présent, suit-il cette scène de l'au-delà, aussi hurluberln chez les défunts que chez les vivants, et si les deux acteurs du drame n'étaient pas paralysés, l'un par la terreur, l'autre par la haine, ils verraient sous une fastueuse robe persane le jeune Portugais qu'ils ont aimé faire glisser sur un violon de rêve un archet immatériel... Mais peut-être le jeune Portugais est-il invisible en tant que fantôme, parce qu'il est encore dans la matière terrestre, jouissant en d'autres lieux de ces nouvelles amitiés auxquelles il ne savait pas résister.

Persuadé de la présence du corps de Jean Barinez dans le jardin, Schomberg avait conçu le projet d'obtenir de la jeune fille l'aveu du crime et de la forcer à creuser elle-même la terre pour déterrer le corps de sa victime. Au lieu d'avouer, elle jura qu'elle était innocente et se roula par terre avec des convulsions qu'il jugea simulées. Alors il lui taillada le visage et lui donna des coups de pointe, en lui demandant de désigner seulement le coin du jardin où reposait le jeune homme. Elle fit un signe dans la direction d'un palmier. Il profita de ce qu'elle était évanouie pour aller chercher une bêche et il creusa tout en la maintenant sur le sol avec son pied.

Il ne trouva rien. La terre était du reste étonnamment dure et paraissait ne pas avoir été retournée depuis très longtemps. Rendu plus furieux encore par ce qu'il jugeait être une indigne tromperie de la jeune fille, il ouvrit en deux ce corps maudit dont la forme avait donné du plaisir à son ami et causé sa mort. Puis il essuya son couteau avec une poignée de ses cheveux et il s'en alla.

Après ce récit, Ghao comprit que la moindre parole pouvait causer sa perte et celle de ses parents, heureusement absents. Il aida Schomberg à jeter dans un sac les affaires qui lui appartenaient et il l'engagea à fuir au plus vite et à quitter l'Inde, s'il le pouvait.

Il attendit le retour de ses parents qui passaient la journée dans un village voisin pour le consulter et ce ne fut qu'à leur retour qu'il alla prévenir la police. Contre toute prévision, celle-ci ne retrouva pas Schomberg. Une journée et une nuit d'avance lui suffirent pour disparaître. Ce fut dans la direction du Nord que s'exercèrent toutes les recherches. On ne supposa pas qu'il eût assez d'inconscience pour repasser par Baroda. C'est pourtant ce qu'il fit. On signala sa présence à Surate quelques jours après. Il était paisiblement assis dans un cabaret, sur le port. Des marins qu'il avait jadis engagés en leur faisant des promesses le reconnuent et lui firent des reproches. Il se jeta aussitôt sur eux et au cours de la bagarre il en tua un. Il dut s'embarquer aussitôt et nul n'a su où et comment il poursuivit son destin.

Quelques années après, Ghao qui avait appris le violon en était devenu professeur. On disait qu'il avait acheté pour un grand prix à des Parsis, héritiers du vieux Behram, le violon qui avait appartenu à Jean Barinez et qui avait échappé à l'incendie.

Il ne fut plus jamais parlé aux Indes du jeune Portugais. Aucun ascète à sa ressemblance ne fut signalé sur les montagnes du Gujerate. Aucun navire en partance n'eut de passager portant son nom. Mais en 1857, une lettre partie de Bombay mettait des mois à atteindre Lisbonne et la réponse, passant par le cap de Bonne-Espérance et par Batavia, avait un caractère d'incertitude. Nul ne sut si M. Barinez père ne vit pas revenir des Indes un fils pro-

digue qui, après avoir négligé les affaires de pierres précieuses dont il était chargé, n'avait d'autre souci que de passer pour mort aux yeux d'un redoutable et trop intime ami, appelé Schomberg (1).

MAURICE MAGRE.

La Chine au XIX^e siècle⁽²⁾

LES DERNIÈRES DYNASTIES

Depuis les temps les plus reculés, l'Empire Céleste a été terre privilégiée des dynasties autoritaires, des dominations absolues de droit divin. Les empereurs se disaient Fils-du-Ciel, père-mère du peuple, grands-prêtres intermédiaires entre la Chine, centre du monde (*tchong-kouo*, royaume du milieu) et le *T'ien*, le ciel, ou le *T'ien-lao-yè* (Vieux Maître du Ciel), comme disait le bon peuple. Tout leur était permis; toute terre leur appartenait et le peuple, à genoux, les adorait. Aussi, depuis des siècles, mais surtout depuis la dynastie mongole (1280-1368), greffe sauvage transplantée en ce luxuriant paradis, les cours chinoises montrèrent, ou plutôt cachèrent, le spectacle des mœurs les plus corrompues: vénalité, népotisme, intrigues, cruautés, expédients, opportunisme au jour le jour, tout y florissait, tout y était toléré, pourvu qu'on fût assez malin pour réussir, pour durer, pour jouir, et pourvu que «la face fût sauve». Le peuple, lui, trimait, se taisait, content de vivre, s'adaptant à tout. Le plus souvent, les révolutions même, qui fréquemment agitèrent l'Empire Fleuri, ne firent que remuer les couches supérieures et ne furent ordinairement que l'application mandarinale du principe égoïste «Ote-toi de là que je m'y mette». Au fond rien ne s'améliorait. Bien au contraire, à chaque fois qu'une dynastie s'éteignait dans la corruption et la décadence, c'était une période troublée jusqu'au moment où un nouveau maître, plus énergique, vint resserrer les liens qui retenaient ensemble ces millions d'hommes. Ainsi se succédèrent encore les Ming, de race chinoise (1368-1644), puis les Ts'ing, de race mandchoue (1644-1912). Mais au cours du XIX^e siècle, cette dernière dynastie était à son tour tombée en pleine décrépitude et la fin de sa domination portait de nouveau tous les abus à leur comble. Pendant toute la carrière, déjà plus moderne, plus honnête du grand mandarin que nous allons étudier, nous aurons encore l'occasion de voir se démener les derniers représentants de cette cour orientale. Un moment encore nous serons éblouis par un dernier éclat de leur règne, ranimé par l'énergie d'une femme, l'impératrice douairière, une étrangère dans la famille. Mais bientôt après nous assisterons à l'agonie de ce régime, avec l'abdication d'un jeune empereur de cinq ans, un enfant souffreteux et malingre, supportant le poids et l'expiation de tous les péchés de plusieurs générations.

(1) Ce récit paraîtra prochainement dans un volume consacré aux *Pirates et Négriers*, chez Grasset, Paris.

(2) Le R. P. Verbrugge, missionnaire de Scheut, docteur en médecine, qui passa de longues années en Chine, fera paraître sous peu, à la Librairie orientaliste Geuthner, à Paris, une importante étude consacrée à la vie et au temps de Juan Che-K'ai, le mandarin chinois né en 1859 et qui mourut en 1916 président de la République, après avoir failli restaurer l'Empire et avoir été empereur pendant trois mois. Pour situer l'extraordinaire carrière du grand homme d'Etat que fut Juan Che-K'ai, le P. Verbrugge résume l'histoire de Chine en un raccourci dont il a bien voulu réserver la primeur aux lecteurs de la *Revue*.

LE RÔLE DE YUAN CHE-K'AI

L'ascension et l'évolution de l'esprit de Yuan Che-k'ai (1) incarne le plus nettement les nouveaux principes de la Chine régénérée. Il sera porté au pouvoir par une révolution différente de celles qui précédèrent. Lui, un homme du peuple, sera appelé par les désirs du peuple, à ériger un gouvernement constitutionnel, au nom de la nation. La Chine allait être la dernière grande nation à faire son entrée dans la civilisation européenne en voie de conquérir le monde.

LES DERNIÈRES DYNASTIES

Il naquit en 1859, précisément à l'époque des premiers contacts violents entre deux civilisations opposées et prêtes à s'affronter. Il ne sera pas sans intérêt de retracer d'abord, en peu de mots, l'histoire de sa patrie durant la première moitié du XIX^e siècle. Nous allons y noter l'existence de plus en plus difficile des derniers empereurs, jusqu'aux premières années du règne de la grande impératrice-douairière dont nous avons tous encore le vague souvenir. On y assistera aussi aux premiers débuts de beaucoup d'illustres prédécesseurs de Yuan, grands mandarins dont nous avons aussi entendu les noms, et qu'il devait rencontrer bientôt autour du trône de la fameuse Tse-hi. Beaucoup de ces personnages continuèrent même à jouer un rôle marqué aux premiers temps de la République.

Jusqu'au commencement du XIX^e siècle la dynastie mandchoue comptait, comme toutes les dynasties à leurs débuts, une série d'empereurs capables : le fondateur Che-tsou (1644-1661), le savant et glorieux K'ang-hi (1662-1722), Che-tsoung, le persécuteur des missionnaires et des sociétés secrètes (1723-1735), K'ien-long, conquérant et littérateur (1736-1795). Mais avec Kia-k'ing (1796-1820), les difficultés intérieures et extérieures augmentent de plus en plus et déjà l'empereur n'est plus de taille à les dominer. Un empire si vaste et si peuplé, plus grand que l'Europe entière, n'est pas facile à gouverner quand la fermentation s'y met, et les délices de la paix avaient entraîné les dominateurs dans l'insouciance et la débauche. Pendant ce même temps les inondations et les sécheresses, les ouragans et les tremblements de terre, joints à la mauvaise administration et aux révoltes, semblent avoir conjuré contre les indignes Fils du Ciel. Alors les sociétés secrètes, véritable plaie chinoise, s'agitent de plus en plus, pendant qu'à l'extérieur les barbares étrangers se montrent de jour en jour plus agressifs. L'amiral Krusenstern arrive par voie de mer, le comte Golovkine, par voie de terre; l'expédition de lord Amherst se présente jusque sous les yeux de l'empereur.

GUERRE DE L'OPIMUM

Son fils et successeur, Tao-koang (1820-1850) fut encore un incapable, un *minus-habens*. C'est durant ce règne qu'éclata la guerre dite « de l'opium », entre la Chine et l'Angleterre, commencée par celle-ci, pour le redressement de certains droits violés, et poursuivie jusqu'à l'obtention de nouveaux droits. Elle se termina en effet par le traité de Nanking, qui céda aux Anglais la possession d'un îlot rocheux où ils bâtirent la ville de Hong-kong. En outre, parmi les divers avantages commerciaux qu'ils obtinrent, il y eut celui d'imposer aux Jaunes la drogue néfaste.

Première atteinte à l'intégrité du territoire chinois et à son splendeur isolément; premier effet de l'insistance importune et intéressée des grandes nations européennes et autres; querelle désormais interminable qui restera le souci de la Chine et ne justifiera

(1) On sait que dans les noms propres chinois la première syllabe indique le nom de famille; suivi d'un prénom ordinairement à deux syllabes, dont la première est encore commune à tous les enfants d'une même génération. — Les noms mandchous se composent de deux syllabes seulement.

que trop sa méfiance, sa susceptibilité, je dirais presque sa haine. Car c'est de cet événement que date la longue série de tant d'arrangements que les Chinois devaient stigmatiser plus tard sous les noms de « traités inégaux, traités injustes ».

Avec la seconde moitié du XIX^e siècle s'inaugure le règne de Hien-fong. Quoi qu'il ne durât que dix ans (1851-1861), ce fut un des plus agités de l'histoire chinoise. Il mérite de nous arrêter quelque peu parce que nous allons voir apparaître, au milieu du désarroi général, quelques figures historiques, grands citoyens qui sauveront l'empire pendant que la cour reste livrée à ses intrigues et l'empereur à ses plaisirs. Nous arrivons aux temps marqués principalement par les triomphes de l'illustre homme d'État Li Hong-tchang, né en 1823, et par la grande puissance de la « très glorieuse Mère Sacrée, grande souveraine », etc., etc., Tse-hi, née en 1835.

Ces deux personnages, tant admirés dans leur milieu, sont bien typiques de leur race et bien symboliques de leur temps : le présent et le passé. Sous leur règne Yuan Che-k'ai fera plus tard ses premières armes, et le maître chinois et l'impératrice mandchoue ont dû lui léguer également des leçons et des exemples, dans l'art de concevoir et de traiter les affaires, puisqu'il y eut précisément, pendant tout ce temps, des événements de première importance.

RÉVOLTE DES T'AI-P'ING

Ce fut d'abord la révolte des T'ai-p'ing, qui allait mettre la dynastie à un doigt de sa perte. Elle commença en 1850, et, comme le dit un historien chinois, dura quinze ans, détruisit seize provinces, détruisit six cents villes et, paraît-il, dans le Kiang-sou seul, coûta la vie à plus de vingt millions de personnes. Ce fut d'abord un soulèvement populaire, sauvage et désordonné, d'affamés et de fanatiques, une véritable « jacquerie ». Partie du Sud, sous l'impulsion d'un visionnaire issu du protestantisme, sans programme politique, cette foule exaltée gagna cependant une ville après l'autre et installa partout un culte nouveau; véritable parodie biblique, un règne violent et sanguinaire qu'on appela « la Paix Suprême » (t'ai-p'ing). En progressant vers le Nord, le mouvement devint peu à peu anti-dynastique. Après avoir pris le centre populaire des trois villes de Han-k'ou, Han-yang et Wou-tch'ang, au cœur de l'Empire, et s'être installé avec sa cour à Nan-king, l'antique capitale du Sud, le chef qui s'intitulait « le Roi Céleste » (t'ien-wang) lança ses hordes sur Péking. On eut toutes les peines du monde à venir à bout de cette révolution. La dynastie fut sauvée par le général Tseng Louo-fan, qui fut présenté au trône par Yèho-nala, la future impératrice Tse-hi, alors première favorite de l'empereur régnant. Mais nous verrons bientôt l'ambitieuse concubine prendre place auprès de l'épouse principale, quand en 1856 elle donna un héritier au trône; elle prendra alors le nom, depuis lors si souvent employé dans la bouche du peuple de *Sit'ai-heou* (impératrice du palais occidental), d'après la demeure qu'elle occupait pendant que l'épouse légitime habitait au palais de l'Est. Depuis lors aussi elle arriva à dominer entièrement un empereur débile et dissolu.

Durant ces temps, les troubles du Sud persistèrent toujours et ne finirent que bien des années plus tard, par la prise de Nan-king (1864).

NOUVELLE GUERRE AVEC L'ÉTRANGER

Au milieu de circonstances si critiques, survint encore la seconde guerre avec l'Angleterre, alliée cette fois-ci de la France, depuis la guerre de Crimée. Aussi bien, toute la cour, l'impératrice en tête, était animée de sentiments xénophobes et de mauvaise volonté dans l'exécution de ses promesses et de ses engagements.

Nous ne décrivons pas cette campagne nécessitée ainsi par les

tracasseries mandarinales. Nous ne suivrons pas les forces alliées, depuis Canton jusqu'à Péking. Mais nous devons nous attacher ici aux pas de la famille impériale, en fuite vers Je-heul, ancienne résidence d'été perdue dans les montagnes de la Mongolie : c'est là que meurt l'Empereur à l'âge de trente ans.

ASCENDANT DE TZEU-HI

Alors Tse-hi, la mère de l'empereur successeur, un enfant de quatre ans, partage la Régence avec la veuve en titre de l'empereur défunt, pendant que le prince Kong est encore occupé à Péking à traiter avec les « barbares » envahisseurs. Pendant tout le règne de ce jeune prince, connu dans l'histoire sous le nom de T'ong-tche (1861-1875), nous allons voir grandir l'étoile de la Régente, au milieu des difficultés extérieures et intérieures, des intrigues et des coteries de la cour. L'Impératrice consort n'eut qu'un rôle effacé.

Dès le début de la Régence, Tse-hi échappa par son habileté et son esprit de décision à un complot tramé par les princes mandchous pour s'emparer du pouvoir. On voulut même assassiner les deux impératrices, durant leur voyage de Je-heul à Péking, et elles ne durent leur salut qu'à l'arrivée opportune de l'escorte de Jong-lou, jeune officier de la garde, ami d'enfance de Tse-hi, qui rejoignit le cortège impérial avant la passe de Kou-pei-k'ou, où devait avoir lieu l'exécution du complot. On put déjà reconnaître, dès cette date, la femme de tête qui devait durant tout son règne rencontrer encore bien d'autres dangers et s'en tirer toujours avec la même énergie. On peut dater aussi de ce premier service la grande faveur dont jouira toujours ce mandarin militaire, dont le nom se retrouvera à toutes les époques difficiles de ce même règne.

LI HONG-TCHANG

Pendant les premiers temps de sa puissance, l'Impératrice évita soigneusement toute immixtion directe dans les affaires, suivant en cela l'étiquette chinoise, mais tout en tirant à elle, secrètement, tous les fils de la politique. Ce ne sera que bien plus tard, sur la fin du règne de Koang-siu, quand elle aura déjà depuis longtemps la réalité du pouvoir, que, dans l'intérêt de sa dynastie et comme forcée par les besoins de la Chine, elle fera l'acte d'autorité suprême d'accaparer ouvertement le trône et de signer de son propre nom tous les décrets qui en émanent. Ce fut aux premières années de T'ong-tche que le général Li-Hong-tchang fit son ascension dans les hauts grades. Il fut recommandé à l'Impératrice par le général Tseng Kouo-fan, qui l'avait connu sous les armes dès 1853. Lorsque Tseng fut enfin nommé vice-roi à Nan-king, capitale du Kiang-sou, son compagnon Li fut promu au grade de gouverneur militaire dans la même province. C'est là qu'il va organiser pour la première fois une armée moderne, à l'aide d'officiers-instructeurs étrangers. Ce sera là « Toujours Victorieuse », où débutera bientôt aussi le major Gordon, le futur vainqueur de Khartoum. Bientôt nommé au poste de vice-roi du Tche-li, où il restera pendant le beau terme de vingt-cinq ans, Li pourra y continuer sur une plus grande échelle la création d'une meilleure armée, qui deviendra célèbre sous le nom de Pei-yang ou Armée du Nord (du Pei-tche-li et du Yang-tze-kiang). On verra plus loin qu'un jour Yuan Che-k'ai viendra remplir les mêmes fonctions.

NOUVEAUX TROUBLES

Les désordres des T'ai-ping n'étaient pas encore complètement réprimés que déjà d'autres troubles vinrent agiter l'empire. Ce fut d'abord la révolte des Mahométans chinois, qui devait pendant longtemps désoler et décimer les provinces de l'Ouest et entraîner pour la Chine une diminution de territoire. Elle éclata au Kan-sou, en 1861; de là elle se propagea surtout par le Turkestan. La Russie trouvait là une occasion propice pour occuper la bassin de l'Ili,

avec la ville de Kouldja. En 1881 seulement, elle rendra partiellement le pays accaparé, tout en imposant à la Chine un traité fort désavantageux, germe de complications ultérieures. Dans le coin le plus reculé du sud-ouest de la Chine, dans la province du Yunnan, d'autres désordres obligèrent encore Tseng Kouo-fan à lutter pour soutenir l'autorité impériale partout menacée.

OBSTINATION AVEUGLE

Malgré ces revers et ces embarras, la Chine n'en devint ni plus raisonnable ni plus civilisée et à la cour régnait toujours le même esprit fanatique, ennemi de tout progrès. Les divergences portaient seulement sur les méthodes à appliquer envers les puissances étrangères. Les uns penchaient vers la résistance sournoise, vieux jeu; les autres étaient pour la guerre ouverte, même avec des armées imitées de l'Europe; cette note nouvelle allait désormais affecter la mentalité chinoise et résonner de plus en plus dans leurs aspirations. On peut ajouter qu'elle domine encore actuellement dans la politique de beaucoup de chefs modernes.

Le but principal de toute la cour de Péking restait toujours le même : avant tout il fallait s'opposer à toutes les infiltrations étrangères, il fallait garder l'Empire fermé, et continuer la vie sombre et mystérieuse d'un autre âge. Aveugles despotes, c'est bien à eux qu'on peut attribuer la parole de l'Évangile : « Ils n'aiment pas la lumière parce que leurs œuvres sont mauvaises ». Dans leur imbécile faiblesse et avec leur sauvage obstination, ils courent à leur ruine. Combien de malheurs n'ont-ils pas attiré à la Chine! C'est ainsi qu'ils l'empêchèrent de s'organiser progressivement en nation puissante et prospère, capable de se défendre contre les insurrections de l'intérieur et contre les exigences des nations étrangères. Après les Russes qui gardèrent une partie du Turkestan, voilà les Français qui prennent l'Annam en 1864, les Japonais qui occupent les îles Lieou-k'ieou en 1868 et prennent Formose en 1874. Bien souvent encore Li Hong-tchang insiste auprès du gouvernement pour qu'il s'assimile les procédés européens en organisant l'armée, en améliorant l'administration, en envoyant des jeunes gens étudier en Europe, en nouant des rapports réguliers avec tous les pays extérieurs. Sa voix reste sans écho.

En 1872 on marie le jeune empereur, qui a dix-sept ans. Par cet acte devait cesser théoriquement la Régence, et déjà même le jeune émancipé voulait prendre son rôle au sérieux. Mais cela ne dura pas. Peu après, en 1874, survint sa mort qui est toujours restée entourée de mystère.

PREMIÈRES ANNÉES DE KOANG-HIU

Autour du trône vacant, les intrigues recommencent de plus belle. Et même on aurait pu croire le règne de Tse-hi fini à jamais, alors qu'il allait reprendre avec une autorité plus grande. Soutenue par Li Hong-tchang et son armée, par Jong-lou et tout son clan, elle réussit à écarter le prince P'ou-luen, âgé de dix-sept ans et qui avait tous les droits au trône. Elle mit à sa place un de ses propres neveux, enfant de quatre ans, Tsai-tien, qui régnera sous le nom de Koang-siu (1875-1908). Cette nomination était contre toutes les règles chinoises, car le jeune élu, étant de la même génération que l'empereur défunt, ne pouvait être son fils adoptif. Par ce coup d'État, les titres de Tse-hi devinrent d'autant plus grands que le défunt T'ong-tche avait du moins hérité de son père, tandis que Koang-siu ne tenait le pouvoir que grâce à la volonté de celle qui allait une seconde fois prendre la Régence. Elle restait « l'Impératrice-Douairière ». Dans la suite, les Chinois ont attribué tous les malheurs qui s'abattirent sur leur pays et sur la dynastie à cette première faute contre la norme du ciel, contre le *Tien-ming*, et à ce manque d'abnégation de l'orgueilleuse dominatrice. Il faut convenir cependant qu'elle lutta énergiquement contre le mauvais sort.

DÉCADENCE

Durant les premières années du nouveau règne il n'y eut pas à signaler d'événement qui fût de portée générale pour les intérêts de l'Empire ou pour le cours ultérieur de son histoire. Les crises xénophobes se répètent de temps à autre, de région à région, comme pour indiquer que l'ancien esprit ne désarme point. A l'intérieur aussi la misère, le mécontentement et la révolte règnent toujours quelque part. D'un autre côté, les puissances étrangères ne cessent de harceler la Chine de demandes pour obtenir l'ouverture de nouveaux ports ou pour rogner son territoire à la périphérie. A la cour se poursuivaient imperturbablement les querelles légitimistes au sujet de la succession ou de la suprématie, les rivalités entre les deux Impératrices corégentes. Ce fut cette crise qui amena la mort, encore une fois mystérieuse, de l'une des rivales et le triomphe complet de l'autre. C'est ainsi que dans la longue carrière de Tse-hi on rencontre souvent les disparitions opportunes de ceux ou de celles qui ont encouru sa disgrâce...

L'Impératrice-Douairière prit alors en main la direction de toutes les affaires, se mit au-dessus du Grand Conseil, éloigna de la capitale le prince Kong qui en était le président, et remplit enfin le palais et le pays de ses créatures. Ainsi commença ce règne d'omnipotence qui ne subira qu'une éclipse éphémère, lorsqu'à sa majorité le jeune empereur voudra s'affirmer.

C'est en 1889 qu'eut lieu le mariage de Koang-hiu. Naturellement le choix de la future Impératrice se fit, à la mode chinoise, par la Régente, qui lui accorda une de ses nièces. L'Empereur, devenu majeur, aurait dû prendre les rênes du gouvernement; mais Tse-hi annonça l'événement en déclarant que le mieux qu'il

pourrait faire, c'était de continuer de s'instruire, d'accorder une attention soutenue à l'administration du pays et d'aimer le peuple. Ce ne fut que deux années plus tard qu'il donna sa première audience aux ministres étrangers, dans la « Salle des États tributaires » : car d'après la conception chinoise, tous les États du monde doivent relever de « l'Empire du Milieu ».

Sur ces entrefaites, en Corée, un événement d'une importance capitale pour la Chine va se produire par suite des exigences japonaises. Des Jaunes, autrefois civilisés par la Chine, venant battre le grand Empire Céleste. Cette fois-ci le coup fut trop fort...

Cette guerre sino-japonaise, où nous verrons pour la première fois le général Yuan Che-k'ai — un général de vingt ans — jouer un rôle politique, mérite une étude à part et va nous permettre de présenter le futur héros de cette histoire.

R. VERBRUGGE,
Docteur en médecine,
Missionnaire de Scheut.

**Comme de coutume, à l'occasion des
Fêtes Nationales, LA REVUE CATHO-
LIQUE DES IDEES ET DES FAITS
ne paraîtra pas la semaine prochaine**

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le "Beauraing" du R. P. Maes (1)

En dessinant dans l'article précédent l'ossature de la démonstration relative au fait du 29 novembre, je crois qu'il en ressort, au minimum, l'évidente bonne foi des enfants. Ou bien il faut biffer de la critique historique la preuve testimoniale, ou il faut admettre qu'en ce beau soir du 29 novembre 1932 les cinq enfants de Beauraing ont dit — parce qu'ils le croyaient — avoir vu, de leurs yeux vu, au-dessus de la grotte, une forme blanche lumineuse identifiée d'abord par eux à la statue de la Vierge, puis, après réflexion, à la Vierge du ciel elle-même.

Est-ce une réalité? Est-ce une illusion?

Le témoignage sincère et loyal des cinq enfants auxquels on n'est point parvenu à refuser l'esprit normal et une saine moralité, ne peut être *a priori* infirmé par l'hypothèse de l'illusion, dénuée de preuve.

On répond : l'illusion a été amorcée et nourrie par des clartés silencieuses et fugaces, par des phares d'autos, à la suite d'une secousse nerveuse provoquée par la peur, déclenchée par la plaque n° 40.

Il se trouve que l'histoire vraie réduit cette hypothèse en hachis : jeu de lumière, réverbération impossible, matériellement impossible, de clartés d'autos venant de la route de Pondrôme sur le remblai qui lui est parallèle et distant de plusieurs centaines de mètres. L'histoire établit que la peur n'a pas engendré l'illusion d'une

apparition, mais au contraire qu'elle a été engendrée par la vision.

A s'en tenir à la soirée du 29 novembre, l'illusion hallucinatoire — qui n'est pas impossible — reste à l'état d'inconnue. Personne n'a pu, en ne sortant pas de la réalité historique — dire d'où elle était issue. Je dis personne, après avoir lu et médité tout ce qui s'est écrit pour et contre Beauraing.

Est-ce que la vision du deuxième jour, du *mardi 30 novembre*, apportera quelque indice favorable à la susdite supposition?

Négativement. Le R. P. Maes a la bonne fortune de pouvoir en appeler à la sobre et lumineuse enquête menée, au mois d'avril 1933, par M. Fransen, professeur à l'Université de Gand. S'appuyant sur tous les témoignages antérieurs du 30 novembre et postérieurs, unanimes et concordants, en pleine conformité avec l'enquête du 19 décembre 1932 du R. P. Maes, l'enquêteur établit que ce soir-là du 30 novembre les enfants ont purement et simplement réitéré leur affirmation : ils ont derechef vu de profil, du seuil de l'école, la forme blanche s'avançant comme en procession au-dessus du pont, au-dessus de la grotte. Aucune variation ni quant à la qualification, ni quant à la localisation.

Il n'y a contre tous ces témoignages qu'une seule voix qui les contredise, celle de M. De Greeff, arguant du témoignage unique qu'il prétend avoir recueilli de la bouche d'Albert Voisin, le 16 décembre. Seul contre tous : l'erreur est manifeste. La source de l'illusion est encore plus cachée que celle du Nil. L'illusion reste à l'état d'inconnue, à cette date du 30 novembre. L'erreur est d'autant plus explicable que le R. P. Maes relève deux autres flagrantes inexactitudes au sujet de la deuxième journée, d'où il résulte que le carnet dans lequel l'honorable psychiatre consignait ses observations fourmille d'imprécisions.

(1) Voir *La revue catholique* des 29 juin et 8 juillet.

Le point de départ du système est faussé. Les faits acquis se refusent à l'insertion dans leur trame de l'illusion suscitée par une cause impossible.

* * *

Est-ce que la soirée du jeudi 1^{er} décembre, troisième jour, apportera quelques éclaircissements?

Il est à noter que l'histoire de cette soirée, très complexe, a été fort embrouillée et j'avoue, pour mon compte, avoir mérité le reproche que m'adresse M. le professeur Fransen dans la relation de son enquête « de ne point paraître au courant ». A moi, comme à bien d'autres, l'importance capitale de ce qui s'est passé ce jour-là a échappé.

De l'investigation minutieuse à laquelle s'est livré le docte et consciencieux professeur de Gand, dont il faut noter le sens historique, si rare chez les théoriciens, il résulte qu'il y eut ce jour quatre apparitions, les trois premières entre 6 heures 30 minutes et 7 heures, la quatrième vers 8 heures. Ce qui saute aux yeux dans le déroulement du phénomène, c'est la gradation qui accuse, qui insinue au moins le jeu d'une cause intelligente. L'Apparition se rapproche graduellement, discrètement, des enfants comme pour ménager leur faiblesse et ne pas les jeter dans l'épouvante par une brusque sortie de l'ombre. C'est qu'elle est resplendissante, le front illuminé de rayons. Elle se montre d'abord près de l'aubépine, près de la grotte, à quatre mètres de distance des quatre enfants qui s'avançaient vers l'entrée du jardin pour aller prendre la petite Gilberte au pensionnat, et poussent un cri de ravissement. Apparition fugitive qui s'achève dans le geste lent des bras ouverts.

Deuxièmement, après un court intervalle, l'Apparition se montre, *près du houx*, entre la grotte et le seuil du couvent, aux cinq enfants maintenant réunis sur le pas de la porte. Nouveau cri de ravissement et nouvelle disparition de la forme lumineuse.

Troisièmement, comme si elle les suivait à distance, elle réapparaît *vers le pont*, dans la direction du pont, en bas dans les arbres et elle est saluée à nouveau.

Il y avait là onze personnes qu'énumère M. Fransen, il y avait là la terrible M^{me} Degeimbre, armée de son bâton, qui voulait avoir raison des « farceurs » et entendait par une bastonnade en règle dissiper le cauchemar. Il est donc manifeste que les enfants n'avaient rien à redouter en confessant leur erreur, si erreur il y avait, plutôt quelque mauvais traitement à redouter, s'ils persistaient dans leur affirmation. M^{me} Degeimbre eut beau fouiller, elle ne trouva que buisson creux. Elle retourna chez elle, mais pour revenir vers 8 heures, cette fois armée d'une lampe électrique, avec du renfort. L'ordre de bataille, décrit M. Fransen, était celui-ci :

Premier rang : Albert Voisin et Raymond Gobert.

Deuxième rang : M^{me} Degeimbre, Jeanne Degeimbre, M^{me} Voisin.

Troisième rang : Fernande Voisin et Andrée Degeimbre.

Où sont les deux Gilberte? On les a jugées trop petites pour cette expédition policière que dirigera M^{me} Degeimbre. Elles restent à la maison. Et que va-t-il se passer?

Quatrièmement. « Sur le trottoir, devant la grille, à la même seconde, Albert Voisin, au premier rang, Fernande Voisin et Andrée Degeimbre au troisième, poussent un grand cri de stupeur, de ravissement : « Elle est là », et tombent à genoux sur les pavés, pour la première fois, en récitant des *Ave*. Mais M^{me} Degeimbre s'est avancée vers la grille, et, *avant qu'elle soit entrée*, Andrée lui crie : « Maman, n'avance plus, tu es dessus. » Frappées par cet avertissement, M^{me} Degeimbre et M^{me} Voisin se courbent à côté de Fernande et d'Andrée, en écarquillant les yeux, mais elles ne voient que l'aubépine. Andrée verse des larmes, subjuguée par

l'admiration. « Oh! qu'elle est belle! » Puis, soudain, un « Oh! » douloureux de désappointement, la vision enchanteresse a disparu. Les deux mères poursuivent leur inquisition, mais inutilement.

Donc, ce jeudi, quatre apparitions en trois endroits distincts : deux à l'aubépine, une près du houx, une vers le pont, les trois premières assez loin des enfants, la dernière proche d'eux.

Le R. P. Maes fournit une confirmation de ce récit du D^r Fransen, en le confrontant avec l'enquête de M. le curé de Vonèche qui recueillit, le 6 décembre, le témoignage de Gilberte, avec ses propres entretiens et les conversations de plusieurs religieuses où interviennent les enfants.

Il est clair qu'il est difficile d'interpréter ces quatre apparitions successives, intelligemment graduées, si concrètes et de plus en plus perceptibles, en fonction de l'imagination de ces enfants. Ça ne ressemble, mais en rien, aux visions troubles et morbides des clients de la Salpêtrière. M. De Greeff l'a bien compris et fait intervenir ici dans le processus un autre facteur : la simulation. Le moment précis où, d'après lui, elle vient s'insérer, c'est celui où les enfants sont tombés à genoux sous les yeux de M^{me} Degeimbre, « car, si leur vision n'était qu'un produit d'interprétation et d'imagination, ils étaient d'ores et déjà prisonniers du témoignage qu'ils lui avaient rendu... La chute à genoux avait impressionné M^{me} Degeimbre... Elle voulut avancer, mais après qu'elle eut fait quelques pas, Andrée lui cria : « N'avance plus, maman, » tu es dessus ». Cette simple phrase apprenait aux deux autres où se trouvait la Vierge et qu'elle était immobile ».

Le R. P. Maes réfute M. De Greeff par lui-même, par cette apostrophe qu'il attribue, à M^{me} Degeimbre, dès son arrivée, avant l'exclamation d'Andrée : « Mais, mes enfants, vous regardez tous à la même place ». A quoi, ils répondaient : « Elle est là au-dessus de la branche ». *Je m'avance quand même*, aurait-elle riposté, ce qui lui valut le cri d'Andrée. La petite phrase n'apprenait donc pas aux deux autres où il fallait situer l'apparition, puisque, sur le dire même de M. De Greeff, M^{me} Degeimbre avait constaté *auparavant* la convergence des regards au même endroit.

Donc, l'indice probant de l'hypocrisie, de la simulation mensongère et sacrilège n'apparaît pas. On ne voit pas non plus pourquoi les enfants, à ce début, au 1^{er} décembre, seraient déjà prisonniers de leur première affirmation. Si, vraiment, ils avaient été leurrés, abusés, le 29 novembre et le jour suivant par je ne sais quel faux semblant, quelle fantasmagorie, qu'est-ce donc qui les empêchait, une fois désabusés, d'avouer sans détour leur erreur? Pourquoi persister dans une feinte stupide, jouer la comédie de l'agenouillement, faire accroire à leurs parents, aux Sœurs, aux quelques personnes encore peu nombreuses qui les accompagnaient, la réalité d'apparitions purement imaginaires? Il faut, pour admettre l'hypothèse d'une telle imposture, avoir la persuasion que les cinq complices étaient d'une rare perversité.

On a beau lire et relire les considérations de M. De Greeff, on ne voit pas se construire cette prison de mensonges où les cinq petits monstres se seraient barricadés. Pourquoi en sont-ils sortis si souvent, soit individuellement, soit collectivement? Pourquoi s'en sont-ils libérés définitivement le 3 janvier?

Il nous a paru qu'il fallait insister sur ces antécédents des événements de Beauraing, où l'on a cherché le point de départ de l'illusion et celui de la dissimulation. Nous ne poursuivrons pas cette étude détaillée qui deviendrait fastidieuse, mais il nous reste à dégager encore quelques faits saillants et à conclure.

(A suivre.)

J. SCHYRGENS.